



Henri Deslongchamps

VISITE PASTORALE

DE

MONSEIGNEUR LORRAIN

ÉVÊQUE DE PEMBROKE

CHEZ LES ALGONQUINS DU GRAND LAC VICTORIA
ET DU LAC BARRIÈRE

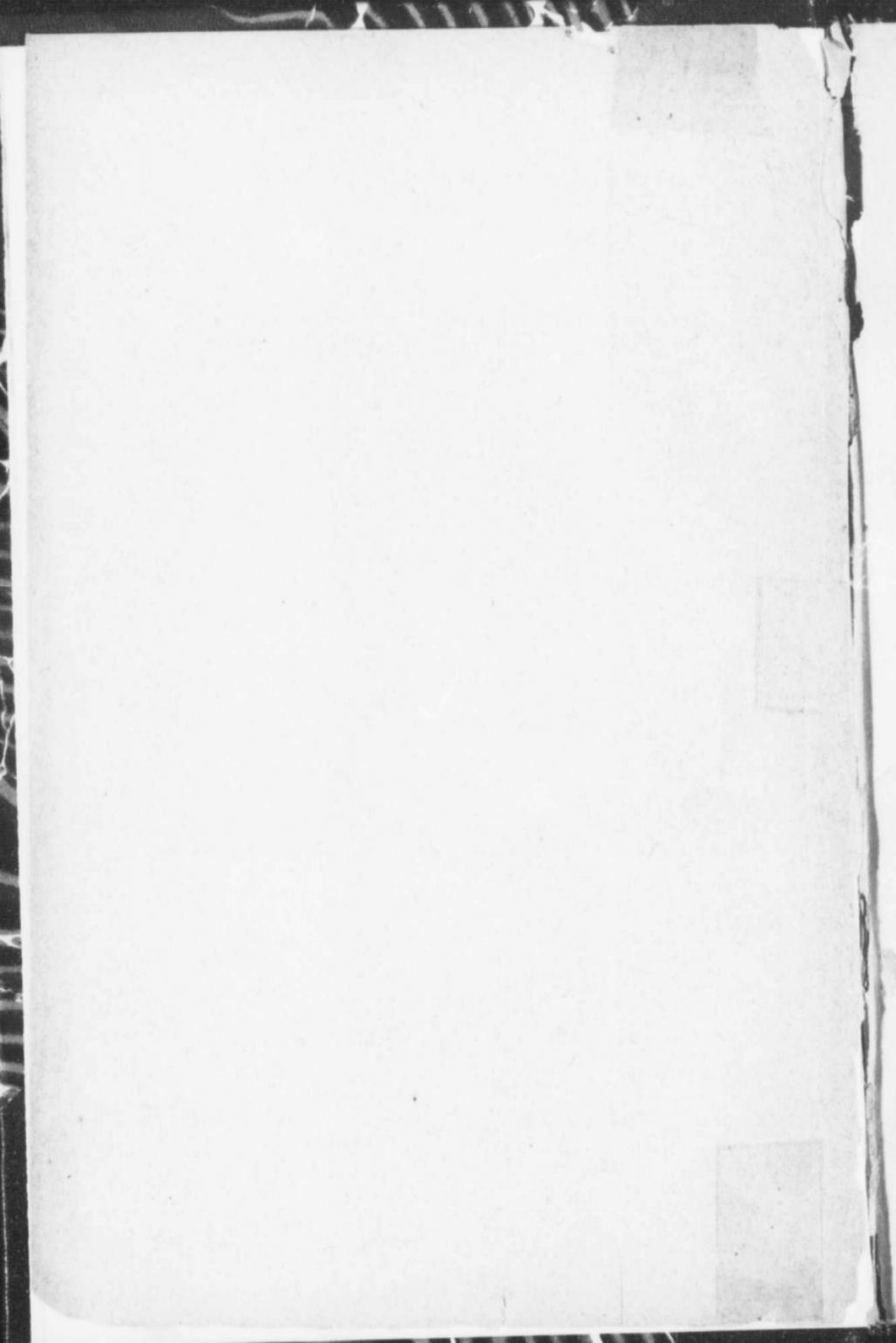
PAR

L'abbé E. LATULIPE



QUÉBEC
IMPRIMERIE S.-A DEMERS
30, rue de la Fabrique, 30

1902



VISITE PASTORALE
DE
MONSEIGNEUR LORRAIN

ÉVÊQUE DE PEMBROKE

CHEZ LES ALGONQUINS DU GRAND LAC VICTORIA
ET DU LAC BARRIÈRE

PAR

L'abbé E. LATULIPE



QUÉBEC
IMPRIMERIE S.-A. DEMERS
30, rue de la Fabrique, 30

1902

Bx1423

74

L38

1902

c.2

1997

UNE VISITE PASTORALE

CHEZ LES ALGONQUINS DU LAC VICTORIA ET DU LAC BARRIÈRE

30 JUIN 1902: Départ. — Souvenirs. — Que de moutons! — Un compagnon de voyage.

Nous partons à pied, manteau et sac de voyage au bras. Ainsi devaient partir les apôtres pour aller évangéliser les peuples, et je n'oublie pas que j'ai l'honneur d'accompagner un successeur des apôtres, M^{sr} l'évêque de Pembroke, qui s'en va porter les secours de notre sainte religion aux sauvages qui habitent le nord de son vaste diocèse.

Il est cinq heures moins un quart. Le train est en temps et nous aussi. Hélas! il n'y a que Dieu, quand il passe, qui trouve les hommes en retard.

Adieu Pembroke, ou plutôt au revoir, dans trois semaines, si toutefois l'archange Raphaël veut bien nous servir de pilote, sur les rivages parfois périlleux où nous allons voyager.

Je n'ai pas à décrire la région que nous traversons de Pembroke à Mattawa; des plumes plus alertes que la mienne l'ont fait avec bonheur. En côtoyant l'Ottawa, sur les rives de laquelle nous filons maintenant avec une vitesse vertigineuse, je songe au passé. C'est le chemin des missionnaires, des premiers évêques du Nord-Ouest, de nos vaillants Oblats, de nos douces et saintes religieuses canadiennes. Je vois le frêle canot d'écorce, j'entends le bruit cadencé des avirons, les pieux cantiques que répètent les échos du rivage. C'est ici, peut-être, sur la grève, qu'ils se reposaient le soir, les yeux encore humides des pleurs du départ, mais ne regardant jamais en arrière parce qu'ils allaient conquérir des

âmes à Jésus-Christ. Les temps sont bien changés : aujourd'hui c'est dans les convois palais du Pacifique Canadien que s'en vont ceux qui les oppriment et voudraient les bannir de cette terre qu'ils ont baptisée dans leurs sueurs, quelques-uns même dans leur sang.

A huit heures et demie, nous arrivons à Mattawa. « Que de moutons ! Que de moutons ! » disait naguère un voyageur ébahi en promenant un long regard sur la campagne environnante. Ses compagnons sourirent et lui même eut un moment de bonne humeur, quand il s'aperçut que les troupeaux qu'il admirait dans l'obscurité n'étaient que d'innombrables roches blanches que le temps avait semées et que les eaux avaient polies. Il faut dire que depuis les moutons ont disparu, au moins sur l'emplacement de la ville qui s'élève coquette au confluent de l'Ottawa et de la Mattawan. Mattawa possède une église qui n'aurait besoin que d'une bulle pontificale pour se réveiller cathédrale. Son école catholique est une des plus belles d'Ontario, et son hôpital est de la famille du phénix. Les flammes viennent de le consumer, mais il renaît de ses cendres plus beau qu'auparavant.

Nous recevons la plus cordiale hospitalité chez les Pères Oblats et nous rencontrons un aimable compagnon, le Père Dozois, ancien missionnaire, qui devra nous accompagner et interpréter Monseigneur auprès des sauvages que nous allons visiter.

II

1^{er} JUILLET : En route. — Agréable compagnie. — Retard. — Nos résolutions. — Sur le lac Kippewa. — Aux noces. — On tient conseil.

Il fait beau ; voici le train : en route !

Nous laissons à notre gauche la rivière Mattawan, route des anciens missionnaires du Nord-Ouest, et nous tournons vers le nord remontant toujours le cours de l'Ottawa que nous traversons à toute vapeur sur un pont solide, bâti il y a sept ans, je crois, par le Pacifique Canadien. Nous sommes désormais dans

la province de Québec, sur l'embranchement du Lac Témiscamingue. La scène maintenant s'agrandit et revêt quelquefois des décors sauvages. L'Ottawa coule en pleines Laurentides. D'un côté, des rochers escarpés, des montagnes échevelées se dressent à pic au-dessus de nos têtes. En bas, la rivière coule tantôt limpide, tantôt écumant de colère quand elle rencontre un obstacle et qu'elle se précipite dans les rapides de la Demi-Charge, de la Cave, de la Montagne, des Erables et du Long Sault ; et nous, emportés par notre coursier de feu qui secoue, en fuyant, sa tête empanachée, nous courons entre ces deux abîmes sur une corniche souvent taillée à même l'escarpement de la montagne.

Nous sommes en bonne et agréable compagnie. Les gens de Ville-Marie reviennent de leur pèlerinage à Sainte-Anne de Beau-pré ; ils sont gais et affables comme des Canadiens-français qui ont accompli une bonne action et qui vont revoir la douzaine d'enfants qu'ils ont laissés là-bas, à la garde de la Vierge, dans la florissante colonie qu'ils ont fondée sur les bords du lac Témiscamingue. Quelle belle race est la nôtre tant qu'elle garde la foi robuste des ancêtres et qu'elle n'ambitionne pas plus qu'il ne faut la gloire de parler anglais !

Nous arrivons à Témiscamingue un peu en retard, mais enfin « mieux vaut tard que jamais, » dit le proverbe. De cette station à celle de Kippewa, il y a 8 milles ; 20 minutes devraient suffire amplement à un convoi de bonne volonté pour parcourir cette distance. Le nôtre nous tint en haleine pendant une heure et demie. Pour nous faire passer le temps, Monseigneur nous fit part d'une résolution qu'il a prise dès son premier voyage chez les sauvages en 1884 : Prendre les choses comme elles viennent, ne pas faire de mauvais sang, et ne jamais s'impatienter. Nous en prenons note, car, paraît-il, cela sert en pays sauvage. Le chemin de fer s'éloigne ici de l'Ottawa et longe le « Gordon Creek » autrefois simple filet, aujourd'hui puissant cours d'eau se précipitant en cataractes capables de faire fonctionner, en outre des scieries de M. Lumsden, toutes les usines de Montréal et de Québec.

Pour obtenir ce résultat, il n'y a eu qu'à faire sauter quelques quartiers de rocher, ce qui a donné passage aux eaux du lac Kippewa.

A Kippewa nous trouvons les quelques maisons de l'endroit ornées pour le passage de l'évêque. Les drapeaux flottent et les visages rayonnent. Nous dînons chez M. Cunningham, un irlandais catholique ; puis, nous nous dirigeons vers la grève où le bateau à vapeur de M. Kelly nous attend pour nous transporter sur le lac Kippewa.

Tout est prêt ; plusieurs personnes de Kippewa nous accompagnent pour venir à la messe demain matin ; on tire la passerelle et nous partons.

Je ne sais pas à quoi pensent les gens d'expérience ; mais j'ai le cœur léger comme un pensionnaire qui part pour les vacances. Nous filons avec vitesse sur la surface unie du beau lac ; nous discutons ; nos questions se croisent ; M. Kelly, le propriétaire du bateau, qui est notre capitaine, se met en quatre pour rendre notre navigation aussi instructive qu'agréable. C'est lui qui nous dit le nom des baies, des îles et des pointes.

Kippewa, d'après la version d'un vieux sauvage qui la tient de son père, veut dire : « Le lieu où les canards sauvages vont à terre. » Je n'entreprends pas d'éclaircir ce mystère. A la vérité il y a place ici pour plus d'un canard, et les charmants palmipèdes ont long de grève s'ils veulent aller à terre. D'autres disent que Kippewa veut dire « araignée » ; c'est plus naturel, car le lac, avec les baies qui l'entourent, ressemble, au moins sur la carte, à une énorme araignée.

Le lac Kippewa est une bagatelle de lac de 600 milles de rivage, paraît-il ; un vrai rêve de poète, une immensité sereine parsemée d'îles charmantes, entourée de baies profondes et de rivages verdoyants. Un rêve, très chrétien celui-là, serait de voir sur ces rivages enchanteurs, des villages et des clochers ; mais ce ne sera toujours qu'un rêve, paraît-il, car ces beaux coteaux sont impropres à la culture. Partout la hache des bûcherons a passé déjà et

les jeunes pins qui restent grandissent pour le même sort que celui de leurs pères.

Nous passons à Sunny Side, une simple ferme dont les bâtiments blanchis resplendent dans la lumière que verse à flots un ciel sans nuage.

Mais qui donc est là sur le quai ? Un sourire de triomphe éclaire la figure du capitaine, qui nous apprend que demain, contre toute attente, nous irons aux noces. En effet, un beau gars de garçon, brillant de santé et luisant de propreté, a sauté à bord et est aux genoux de Monseigneur. — Mais, mon brave, où est l'autre moitié ? Il le sait bien, le malin, que c'est un sacrement que l'on reçoit à deux ; aussi la belle a pris les devants et sans doute, en ce moment, elle interroge les horizons pour voir si, plus heureuse que sœur Anne, elle ne verra rien venir.

A six heures nous tournons une pointe, la sirène fait entendre un cri prolongé. Nous apercevons la maison de M. Kelly ; nous sommes au port.

Trois charmants garçonnetts portant des drapeaux, les enfants de M. Kelly, et six robustes Algonquins, nos guides de demain, sont là qui nous attendent. Nous nous dirigeons vers la maison, bannières déployées, et nous recevons la plus aimable et la plus cordiale hospitalité.

Devinez le nom de l'emplacement où nous atterrissons ? « Le portage de la tortue, » cent pieds de rocher entre les eaux du lac Kippewa et celles de la rivière du Nord, la *North River*, comme disent les voyageurs qui veulent parler anglais.

Je ne sais pas au juste le temps que prendrait une tortue pour faire ce « portage » ; nos sauvages le font en quelques minutes, chargés comme des mulets. D'après notre programme nous devons souper chez Monsieur Kelly, puis, avec notre suite, aller coucher à neuf milles plus loin, à Hunter's Point, chez Monsieur Jones. Nous avons compté sans le retard de l'après-midi et sans l'amabilité de ceux qui nous hébergent. On insiste tant qu'à la fin nous allons céder.

Mais on nous attend là-bas ; que faire ? Après avoir tenu conseil, nous nous arrêtons au projet suivant : le père Dozois partira dans le grand canot avec les sauvages et le bagage, moins la chapelle, et, Monseigneur et moi, nous resterons au Portage de la Tortue.

Les brûlots et les maringouins y restent aussi. Monseigneur fait la prière et prêche en anglais devant une douzaine de personnes qui écoutent avec une sorte d'avidité la sainte doctrine qu'ils ont si rarement le bonheur d'entendre. Le vénéré prélat leur dit son bonheur de les revoir, leur rappelle leurs devoirs de chrétiens, de pères, de mères, d'enfants. Nous entendons ensuite les confessions ; puis, aux accents des grandes eaux qui chantent dans un torrent voisin, nous prenons notre première nuit de sommeil dans les bois.

III

2 JUILLET : Du ministère. — Distraction pendant l'oraison. — Des gens déçus. — Le grand canot. — Notre équipage. — Un premier campement.

A quatre heures nous sommes debout, car il faut dire deux messes, marier, confirmer, prendre part au festin des noces, bénir le bateau de M. Kelly, et faire neuf milles en canot, tandis que le bon Père Dozois jeûne, en nous attendant pour dire la messe.

Je sors à quatre heures et demie. Que la nature est belle dans ce premier baiser du matin ! Le soleil levant dorait le sommet des montagnes, les vallées dormaient encore enveloppées dans la brume du lac ; l'air était embaumé et le torrent chantait toujours : Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur ! *Benedicite omnia opera Domini Domino.*

Une vraie distraction dans mon oraison. Le futur marié arpentait déjà le Portage de la Tortue, les cheveux dans la brise et le cœur dans les rêves.

A huit heures, tout est fini ; la cérémonie du mariage a été sérieuse, touchante, édifiante. Nous partons, l'évêque, un rameur

et moi. Nous n'allons pas toujours droit, car j'ai oublié de dire que je suis au gouvernail ; mais nous allons quand même, si bien que, vers dix heures, nous sommes en vue de Hunter's Point, à l'extrémité de Hunter's Lake, une expansion de la Rivière du Nord. Un quart d'heure plus tard nous descendons à terre, où toute une foule se courbe sous la bénédiction de Monseigneur. Ces pauvres gens avaient fait de grands préparatifs pour recevoir Sa Grandeur. Des arcs de triomphe plient sous la verdure, des branches d'arbres bordent la route ; dans la maison des guirlandes courent sur les murailles et enlacent de feuillage l'autel qu'ils ont dressé dans le plus spacieux appartement. Leur désappointement avait été immense, la veille au soir, si bien qu'on avait failli arracher les yeux du Père Dozois lorsqu'on s'était aperçu qu'il n'était pas l'évêque.

Il y a, réunis chez Monsieur Jones, des Canadiens-fraçais, des Irlandais et des sauvages. Nous faisons comme les apôtres, nous nous faisons comprendre dans toutes les langues. Le Père Dozois dit la messe, Sa Grandeur confirme, baptise un enfant, et les sauvages entonnent leurs plus belles hymnes.

Nous repartons à trois heures et demie, chargés de provisions et de bons souhaits pour le voyage. Monseigneur bénit la foule et la foule bénit Monseigneur d'être venu lui apporter les joies de sa visite. Sainte foi de nos populations catholiques ! elle serait déjà une récompense suffisante pour les travaux du prêtre, quand même il ne serait pas écrit qu'un verre d'eau donné pour Dieu ne restera pas sans récompense !

Cette fois nous y sommes ; le grand canot flambe au soleil, dans son écorce luisante que caressent les flots ; deux grands pavillons flottent, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de la gracieuse embarcation ; les sauvages en cadence se penchent sur leur aviron et le lac, à peine effleuré, fuit derrière nous.

Quelle piètre et injuste idée j'avais d'un canot ! Je me figurais une écorce mesquine, instable, dans laquelle il fallait se blottir comme des sardines dans l'huile et où l'on retenait sa respiration

de peur de chavirer ; et nous voilà installés dans une embarcation solide, spacieuse, mesurant vingt-quatre pieds de long sur cinq de large, où l'on entre tout un équipage avec une cargaison et où il y a place même pour Morphée et son lit de pavots.

Voulez-vous que je vous présente l'équipage ? D'abord, à l'avant, Simon Papaté, ou Pic-Bois. C'est le chef de brigade, celui qui dirige les événements. Zabien Mochom, ou Xavier Grand-Père, est à l'arrière : c'est le deuxième dignitaire de la république. En combinant leur coup d'aviron et en marmottant une note gutturale à la plèbe manœuvrière, Simon et Zabien, en un clin d'œil, tournent le canot bout pour bout. Les autres manœuvres sont Thomas Potja, ou le Sifflet (en canot on fait comme on peut ; à défaut de sirène on se contente d'un sifflet) ; Thomas Ikiwenzihic, ou le Petit Vieux, un proche parent de Xavier Grand-Père, je suppose ; J.-Bte Tebi, le Portage, (autant vaudrait dire le portageur, car il se charge comme un mulet et va à la course par des chemins affreux) ; enfin, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — Micen Pokidjic, ou Michel La Tripe, nom sans poésie aucune, je l'avoue.

Pendant que nous avons causé un brin avec nos guides, le canot a filé. Nous avons laissé derrière nous le petit Birch Lake, aux grandes côtes montagneuses, et nous venons planter nos tentes sur les bords du grand Birch Lake, dans une île charmante, une vraie corbeille de verdure, oubliée sur la grève.

C'est tout un événement qu'un premier campement en plein air. C'est merveille de voir comme bientôt le canot est déchargé, tiré de l'eau et renversé sur le côté. Une écorce de bouleau flambe, des brassées de bois sec pétillent autour du pot-au-feu, où le thé chante et les grillades se lamentent. Bientôt la nappe s'étend sur le gazon. Tous prennent place au festin, même les maringouins, qui descendent en nuées épaisses avec les ombres de la nuit. Pendant qu'on déplie nos tentes et qu'on les fixe solidement au sol nous explorons notre île, qui est encore moins grande que celle de Robinson Crusoé, puis nous revenons prendre le repos de la

nuît, à l'abri des moustiques et à la garde des bons anges, qui nous endorment au chant de la brise et au doux murmure de la grève.

IV

3 JUILLET : Il pleut. — Respectueusement soumis à l'Académie française. — Caractère de l'Algonquin. — Des lacs. — Une rencontre. — Cascanale. — *Mi maia*. — Encore des lacs. — Une fête dans les marécages.

En nous berçant, la brise s'est endormie, la grève est devenue muette, mais le jour est sombre, l'aurore est en larmes. Il pleut maintenant. Il tombe une petite pluie fine qui fait son œuvre lentement, mais qui finit par tout pénétrer.

Nous partons à cinq heures et demie, et bientôt la brise que nous avirons réveillent vient chasser les nuages. Nous filons sur le grand Birch Lake et vers huit heures nous sommes à notre premier portage. Il paraît que « portage » n'est pas français, au moins dans le sens que lui donnent les voyageurs ; mais sûrement, le jour où les membres de l'Académie feront leur tour de canot d'écorce dans le comté de Pontiac, le cher mot entrera, à pleine voile, au port fortuné de la langue française, aux applaudissements enthousiastes des quarante immortels. « Portager » veut dire ici l'action de porter le canot ainsi que sa charge d'un cours d'eau à un autre, et le mot « portage » sert à désigner le chemin même par où l'on fait ce trajet. On dit : Un beau portage, un mauvais portage, et il est de ces portages qui donnent tant de mal aux pauvres canotiers qu'on les a baptisés de noms bizarres. Nous franchirons, paraît-il, dans quelques jours, le portage « à quatre pattes, » le portage « à reculons. » J'espère pourtant que quelque méchante fée ne me métamorphosera pas en écrevisse avant d'y arriver.

Dans ces portages, nos sauvages font vraiment pitié, surtout quand ils transportent des cargaisons de pelleteries ou de provisions pour la compagnie de la Baie d'Hudson. Ils se chargent

alors comme de véritables bêtes de somme, prennent sur leurs épaules deux cents, et quelquefois jusqu'à trois cents livres, et, avec ce fardeau, vont presque en courant, par des chemins impraticables. Il faut aussi porter le grand canot de quatre brasses, et ce n'est pas le plus facile. On le renverse et on le porte, à trois ou quatre, sur les épaules. Les porteurs avancent péniblement ; leur tête est emprisonnée sous le canot ; la sueur les inonde, les mouches les aveuglent ; il faut monter, descendre, faire le tour des rochers, franchir des précipices sur des troncs glissants. Ils enfoncent dans la boue, trébuchent sur les roches. Je les ai vus pris dans les broussailles, obligés d'appeler un compagnon pour abattre un arbre afin de pouvoir avancer. D'autres murmuraient, se fâcheraient, hélas ! éclateraient en blasphèmes ; eux sont bien plus sages : ils rient. Pataugeant dans la boue, ils rient ; se heurtant aux cailloux, ils rient ; brisant leur canot, ils rient ; abattant un gibier, ils rient, et s'ils le manquent, ils rient encore plus fort.

Le portage que nous faisons ici n'a que quelques arpents ; il nous conduit au lac de la Traverse, un tout petit lac que nous traversons en effet pour faire un nouveau portage et voguer sur le beau lac Sasekaniga, ou lac des Iles. Le nom est bien trouvé. Des îles il y en a pour tous les goûts, des grandes et des petites, des sévères et des charmantes. Il y en a de toutes formes, de toutes variétés, avec des bouquets d'arbres qui ressemblent à des corbeilles de fleurs ; des rochers nus qui se dressent comme des flancs de citadelle. Ici de jeunes arbres déploient le vert tendre de leur feuillage, là-bas les grands pins, presque sombres, étendent leur forte ramure entre le bleu du lac et l'azur du firmament. Nous voguons longtemps à travers ces merveilles, car le lac est très grand. Enfin nous abordons.

— Bonjour, bonjour ! Que faites-vous ici ? Comment va la santé ? Mais les bons voyageurs ont reconnu Monseigneur ; et les voilà à genoux pour recevoir sa bénédiction. Une équipe de bûcherons est à construire ici un tramway qui devra relier les

eaux de la rivière du Nord à celle du lac Ross, que nous trouverons plus loin. Il y aura six lacs reliés ainsi à la rivière du Nord. Ces lacs communiquant déjà par des ruisseaux rocailleux impropres à la navigation.

L'an prochain, au lieu de faire péniblement les portages à pied, on les fera en tramway et des bateaux remplaceront le canot sur les lacs. Ce sera plus rapide, moins fatigant, mais aussi moins poétique. On sait que l'amour de la poésie n'est pas le péché dominant des marchands de bois.

Un court portage, un bijou du genre, nous amène au lac Okausikanam. Les voyageurs, qui ne vont pas par deux chemins et qui ne sont pas tendres toujours pour les mots d'origine anglaise ou sauvage, disent simplement : Le lac Cascanale. C'est tout aussi harmonieux et c'est probablement le nom qui passera à la postérité en dépit des cartes géographiques. Malheureusement Cascanale n'a aucune signification, tandis que Okausikanam veut dire le « lac des dorés. »

Nous dînons sur une table que la Providence nous a dressée, un beau rocher que les eaux ont poli et que le vent effleure pour en chasser les maringouins.

Un détroit nous fait passer dans le lac Kaskadjakokachik, ce qui veut dire « le lac où il pousse des oignons sauvages. » Je m'évertuais depuis dix minutes à prononcer ce nom étrange, quand un de nos guides qui m'écoutait et qui était sans doute satisfait de mes succès, s'écria : *Mi maia*, ce qui signifie : « c'est justement cela. » Je crus que c'était trois nouvelles syllabes à ajouter au nom du lac et je repris sans me décourager et en scandant de mon mieux : Kaskadjakokachikmimaïa, ce qui provoqua un rire homérique chez tout l'équipage.

Nous filons, nous filons sur ces magnifiques nappes d'eau dont quelques-unes sont presque des mers intérieures, et qui se succèdent en faisant passer devant nos regards les échancrures de leurs baies et le panorama toujours varié de leurs rivages. Nous entrons dans un ruisseau dont nous suivons pendant quelque temps les

capricieux détours, mais le voici qui se gonfle, qui s'agite et qui finit par se fâcher tout net, si bien que nous sommes obligés de descendre de canot et de faire un long portage qui nous conduit au lac Brûlé. Les sauvages l'appellent *Asikosakaigan*, « le lac aux petits canards; » il se décharge par un ruisseau dans le lac Ross, que nous traversons à force d'avirons, car le soleil baisse.

Un long portage de deux milles nous attend. Après avoir pris, sur la côte, l'indispensable écuelle de thé qui revient quatre fois par jour, nous partons à pied tandis que le canot fait un détour pour raccourcir le portage. Nos pauvres sauvages nous arrivent enfin ruisselants de sueur, et comme il est tard, nous décidons de dresser nos tentes sur une éminence, au bord d'un ruisseau qui coule lentement dans les joncs et les marécages : c'est la patrie incontestée des maringouins, des mouches noires, des brûlots et des ouaouarons. Ceux-ci doivent être à préparer quelque agape pour la gent marécageuse : car ils passent la nuit à accorder leurs violoncelles, tandis que les maringouins nous font danser un menuet dont nos bonnes grand'mères eussent été jalouses.

V

4 JUILLET : Le lac à la truite.— Rêve et réalité.— Grand-père et grand'mère.—
Projet d'invention. — Les cinq portages.

A quatre heures nous sommes sur pied. L'air est vif, presque froid. En dépit de tout les maringouins sont à leur poste et les ouaouarons tambourinent comme jamais. Nous partons.

Les eaux ont changé de direction. Elles se dirigent maintenant du côté du lac *Winawaia* ou « Expanse. » Notre portage de deux milles était donc à la hauteur des terres, au moins dans cette région. Mais voilà que notre minuscule ruisseau s'élargit peu à peu, les rives s'éloignent, les marécages font place à de belles côtes boisées et qui paraissent fertiles ; nous entrons dans le lac *Nomegousika* ou « lac à la truite. » Bientôt le soleil se lève

splendide dans un ciel sans nuage. Pas une brise dans l'air, pas une ride dans l'eau. Notre canot vole sur l'onde limpide et doucement nos pensées vont à Dieu. Mon Dieu, que doit être le ciel quand la terre est si belle ! Y aura-t-il jamais sur ces rivages charmants des clochers catholiques ?

Et quand on engrangera le blé dans ces plaines fertiles, sera-ce les vieilles chansons bretonnes que les échos répéteront dans la campagne, et au foyer entendra-t-on le doux parler de France ? Ceci est le rêve ; la réalité serait de connaître mieux notre pays, d'arrêter le flot d'émigration qui déborde à l'étranger en encourageant le colon sur le sol natal, en lui ouvrant au moins des chemins dans la forêt et en venant à son aide dans les débuts toujours si pénibles d'un défrichement.

Comme dans mes prières je commence par Dieu, je finis par la terre. Pendant ce temps nous avons filé dix milles. Nous faisons un court portage, prenons un brochet, le mangeons et repartons.

Laisant derrière nous la branche de l'Ottawa sur laquelle nous naviguions depuis le matin, nous nous dirigeons vers l'Est. Cette fois notre guide est pris au dépourvu : il y en a tant de ces lacs qu'il a oublié le nom de celui-ci.

Encore un portage, puis le lac de la Traverse, le second du nom, depuis le départ, et nous tombons dans le lac du Grand-Père, *Old Man's Lake*. Naturellement nous trouvons tout près le lac de la Grand'Mère, *Old Woman's Lake*. Mais nous n'avons que le temps de saluer les deux vénérables vieillards. Nous dévorons l'espace, car il faut encore faire cinq portages et traverser un lac avant de nous coucher. Toc ! toc ! toc ! C'est le bruit des six avirons qui frappent, en s'abaissant, le bord du canot ; et cela se répète 46 fois par minute, avec une régularité qui égale celle d'un balancier. Je les ai observés, montre en main, à différents moments de la journée et toujours le résultat a été le même. Si nous avions l'esprit inventif de nos voisins des Etats-Unis, nous aurions vite adapté, aux avirons de nos sauvages, un mouvement d'horlogerie qui marquerait l'heure à la pince du canot.

Oh ! que l'air du lac est bon quand on vient de faire cinq portages à la chaleur et aux maringouins. Pendant ce temps le canot a descendu un ruisseau étroit et rapide qui s'appelle d'un nom sauvage qui veut dire : La rivière où, avec un filet, on prend des petites carpes blanches. Ne cherchez pas au loin le nom du lac que nous traversons en ce moment : c'est le « lac des cinq portages » tout simplement, le plus poissonneux que nous ayons encore rencontré. Il n'y a qu'à jeter l'hameçon pour prendre tout le brochet et le doré que vous pouvez désirer. Le soleil se couche si beau dans les grands pins de la forêt que nous nous arrêtons pour le contempler et nous couchons sur la grève.

VI

5 JUILLET : Arcs-en-ciel. — Le rapide des femmes. — Encore l'Ottawa. — Le lac Victoria — Un triomphe. — Entrée solennelle.

Nous avons une petite journée à faire. C'est ce soir, à 4 heures, que les sauvages nous attendent, et la distance à parcourir n'est pas considérable. Il est six heures quand nous replions nos tentes et partons.

Le ciel nous favorise ; le temps est superbe. Le soleil se joue dans la brume légère qui flotte à la surface de l'eau. Des arcs-en-ciel fuient devant nous ; d'autres nous poursuivent dans le sillage du canot. Comme nature sauvage, je n'imagine rien de plus beau que ces lacs et rivières du comté de Pontiac. Les sauvages vont sûrement à travers le labyrinthe des îles, des presqu'îles et des baies, et, sans jamais perdre un coup d'aviron, arrivent droit à l'embouchure du moindre ruisseau.

Mais soudain, les côtes se sont rapprochées ; notre canot a changé d'allure. Là-bas devant nous les flots bondissent ; maintenant nous volons comme un trait ; juste au milieu du courant une roche sort de l'onde sa crête ruisselante. Les flots s'y heurtent avec fracas. On dirait que nous allons nous y briser aussi.

Mais d'un coup d'aviron Simon a franchi l'obstacle et se retournant fièrement :

— C'est le rapide des femmes, dit-il, parce qu'autrefois deux femmes voulurent le franchir et le canot chavira.

— Se noyèrent-elles ?

— Non, elles purent se sauver en nageant à terre.

Il ne faut pas être fort dialecticien pour conclure que nous, qui ne savons pas nager, serions encore à la dérive, si notre canot eût chaviré.

A neuf heures trois quarts, nous entrons dans l'Ottawa, la *Kijecipi* ou grande rivière, comme disent les Algonquins.

On sait que l'Ottawa a sa source à peu près au nord de la ville d'Ottawa, sur un plateau spongieux qui donne aussi naissance à la Gatineau et à la rivière du Lièvre. Coulant vers l'Ouest jusqu'au lac Témiscamingue, la rivière Ottawa tourne alors vers le Sud et descend jusqu'à Mattawa où elle achève de se replier sur elle-même en venant vers l'Est jusqu'à Montréal. Il y a vers la source plusieurs ramifications qui se réunissent en trois branches principales et qui s'unifient avant d'arriver au grand lac Victoria. De plus, l'Ottawa est la décharge naturelle d'un grand nombre de lacs et de cours d'eau sur tout son parcours. Il n'est donc pas étonnant que, dans un circuit comme celui que nous faisons, nous rencontrions plus d'une fois les eaux de la grande rivière.

Nous venons dîner sur une pointe de rocher, toujours en compagnie de nos inséparables cousins les maringouins. Nous reparons vers midi, et à deux heures nous entrons dans le lac Victoria, l'émule en grandeur du lac Kippewa, supérieur en beauté à tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Une seule de ses baies mesure 21 milles de profondeur. Le ciel se mire dans cette immensité. A mesure que nous avançons, des îles, de toutes formes, de toutes nuances, de toutes variétés semblent surgir de l'onde. Enfin nous contournons une immense pointe et nous descendons à terre pour ne pas arriver avant l'heure réglementaire (4 heures du soir),

convenue avec les sauvages de la mission. Ces précautions sont nécessaires, car il n'y a plus que trois milles d'ici à la première étape de notre voyage.

Un peu avant quatre heures, Simon déroule quatre grands drapeaux, qu'il avait tenus en réserve pour la circonstance, et, notre canot ainsi pavoisé, nous partons. Les sauvages de la mission doivent être là-bas derrière cette autre pointe. En effet, l'œil exercé de nos guides a bientôt découvert la flottille amie qui nous attend, et voilà notre canot qui bondit en avant chaque fois que les six avirons, en cadence, plongent dans le cristal du lac.

On nous a vus : une décharge formidable de mousqueterie se fait entendre, que répercutent les rivages et les montagnes voisines. Nous approchons ; maintenant nous voyons flotter les drapeaux, nous pouvons compter les canots, distinguer les figures. Vingt canots sont là, rangés en deux files : dix d'un côté et dix de l'autre. Il y a des hommes, des femmes, des enfants. Les canots sont pavoisés. Tous les mouchoirs de la tribu ont dû être mis à contribution. Il y en a des bleus, des jaunes, des verts, quelques blancs et surtout des rouges.

Nous entrons à force d'avirons entre les deux lignes de canots qui tournent comme par magie et nous enferment comme dans une couronne. Le Père Laniel, l'âme de tout ce mouvement, passe dans le canot épiscopal et Monseigneur embrasse le zélé missionnaire. Le chef de la tribu vient aussi baiser la main du chef de la prière et lui adresser deux « Koué » (bienvenue) où il fait passer toute son âme. Monseigneur se lève, et, d'une voix que fait un peu trembler l'émotion, bénit ses chers enfants des bois, si heureux de le revoir après une absence de dix-sept ans. Dans les canots deux cents têtes s'inclinent et on se signe avec respect. Nous partons. C'est un vrai triomphe.

Deux cents avirons s'abaissent et se relèvent à la fois, et de toutes les poitrines s'échappe l'*Ave Maris Stella* chanté en algonquin. Là-haut, sur la côte, le blanc village des tentes étincelle dans le soleil de l'après-midi ; le drapeau de la compagnie de la

Baie d'Hudson flotte au-dessus du poste, et, dominant tout, sur une éminence, le clocher de l'humble chapelle envoie à tous les échos les notes de sa cloche argentine. C'est grand, c'est touchant, c'est plus qu'une manifestation civile, plus qu'une démonstration patriotique, c'est un acte de foi qui fait venir la prière aux lèvres et les larmes aux yeux.

Les sauvages, qui n'ont pas pu trouver place dans les canots, attendent sur la grève. Une fusillade bien nourrie accueille l'approche du chef de la prière et salue son arrivée. Le pasteur bénit de nouveau la foule réunie, puis a lieu immédiatement l'indispensable cérémonie de la poignée de main. Tout le monde y passe ; les hommes, les enfants, les bébés. Si nous en oublions un seul, il aurait une grosse peine et nous croirait fâchés.

Nous nous dirigeons alors vers la maison du poste, où Monsieur Christopherson, l'agent de la compagnie, nous reçoit avec la plus exquise politesse et nous offre des appartements pour le temps de la mission.

Monseigneur revêt alors ses vêtements pontificaux, les prêtres prennent le surplis et on se rend processionnellement à la chapelle pour l'entrée solennelle. Qu'il fait bon de retrouver partout, jusqu'au fond des bois, l'autel catholique avec son divin trésor ! *Adoro te devote, latens Deitas !* La chapelle n'est pas grande, mais elle est jolie. L'intérieur vient d'être terminé ; les peintures sont fraîches et le bon goût a présidé aux quelques décorations de la voûte. La main du bon frère Lévesque a passé ici : des guirlandes de feuillage courent sur les murailles, et sur l'autel la flamme des cierges se mêle à l'émail des fleurs. Au-dessus de l'autel une belle statue du Sacré-Cœur étend ses bras. Elle veut dire sans doute que le Roi des rois, lui, ne fait pas acception de personnes et qu'à ses yeux l'âme du pauvre sauvage est aussi précieuse que celle du potentat.

Les sauvages ont pris place dans l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les enfants où ils peuvent, comme dans l'Ancien Testament. Ceux qui n'ont pas trouvé place sur les

banes se sont simplement assis à terre, et maintenant je défie un simple mortel de pouvoir se rendre à la porte. Tout l'espace est occupé, la nef est comble.

Naturellement on a mis les plus beaux habits ; quelques femmes sont coiffées d'un chapeau de paille, mais le plus grand nombre portent simplement un mouchoir de couleur jeté négligemment sur les cheveux et noué sous le menton.

On chante sur l'air des vieux cantiques bretons les mystères de la foi, tandis qu'une quinzaine de bébés crient à fendre l'air. Il n'est pas nécessaire de dire si tous les yeux sont rivés sur la personne du pontife, sur cette chape si belle, sur cette mitre étincelante, sur cette crosse toute d'or.

Monseigneur chante les prières liturgiques. Le Père Dozois dit combien Sa Grandeur est heureuse de revoir ses enfants, et les bébés crient à tue-tête. N'était-ce pas ainsi quand les apôtres s'impatientsaient et que Notre-Seigneur disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux ? »

VII

6 JUILLET : La grand'messe et les vêpres. — Les derniers sacrements.

C'est dimanche. Les prêtres disent la messe de bonne heure et Monseigneur, la grand'messe à sept heures. A sept heures la grand'messe ! diront avec stupéfaction ceux qui y arrivent tard même quand elle commence à dix heures. Qui sait ? Si Dieu ne leur offrait cette faveur que deux fois par année comme aux pauvres sauvages du lac Victoria, peut-être se montreraient-ils moins endormis et plus reconnaissants.

Mais passons. Pas de raison d'attendre, d'ailleurs, la paroisse est campée à la porte de l'église, et les sauvages sont debout depuis quatre heures du matin. La messe est chantée en algonquin ; tout le monde fait sa partie, même les bébés qui reprennent leur accompagnement de la veille. A dix heures, catéchisme ; à

trois heures, vêpres solennelles. Ce ne sont pas les psaumes de David, mais la doctrine chrétienne que chante à l'unisson le peuple tout entier. Il y a un seul Dieu, trois personnes en Dieu, Dieu a créé le ciel et la terre, les anges, les hommes. Puis viennent la chute, l'incarnation, la rédemption, la doctrine sur la sainte Eucharistie, sur la sainte Vierge, etc. Les cantiques chantés par les sauvages traitent des mêmes sujets.

Les sauvages aiment beaucoup à chanter, mais ils ne savent pas de chansons. Chaque fois qu'ils chantent ce sont des cantiques ou leurs psaumes qu'ils répètent, et ils se pénètrent ainsi des vérités saintes qu'ils finissent par connaître beaucoup mieux qu'une foule de chrétiens civilisés qui les regardent du haut de leur grandeur. Ajoutons que chez eux tout le monde sait lire. Le missionnaire l'enseigne aux adultes, surtout aux parents, et ceux-ci l'apprennent à leurs enfants.

Un pauvre sauvage se meurt sous sa tente. Il est venu de bien loin pour recevoir les secours de la religion. Les siens l'ont amené, couché dans un canot, et porté sur leurs épaules dans les portages. Eux se sont bien fatigués, lui a bien souffert, mais on est arrivé heureusement et maintenant la maladie a empiré. Ce matin le Père Laniel l'a confessé et lui a porté le saint Viatique. Maintenant Monseigneur va le confirmer, et un prêtre va lui administrer le sacrement des mourants.

Quel spectacle simple et grand à la fois ! Les eaux du grand lac semblent gémir avec chaque flot qui vient mourir sur la grève. Le vent bruit dans les grands arbres ; sous la pauvre tente une boîte quelconque sert d'autel, la flamme d'un cierge vacille au vent, le Christ incline sa tête vers le moribond couché à terre, l'évêque debout étend les mains et l'Esprit de Dieu descend pour verser dans l'âme de ce baptisé des flots de lumière et des torrents de grâces.

Bientôt l'huile des infirmes coule sur la chair mourante de l'enfant des bois ; l'indulgence plénière lui est appliquée et une âme chrétienne va maintenant partir pour le ciel. Que lui manque-

ti-il pour être heureux ? Là-haut le ciel bleu qu'il aperçoit par l'ouverture de sa tente et qui lui sourit ; autour de lui tous les êtres qu'il a aimés : le lac, les grands arbres, les siens qui prient. Enfin, bonheur qui n'est pas le partage d'un grand nombre, le Gardien de la prière et trois robes noires pour lui ouvrir à deux battants les portes du paradis. Ah ! quand on est là en face de l'éternité, qu'importe qu'on soit étendu par terre sous une pauvre tente, ou qu'on soit couché sur l'édredon moelleux des palais des rois ! Qu'importe, si on a sauvé son âme !

VIII

7 JUILLET : Le Jour des Morts. — Bénédiction d'une croix. — Visite pastorale.

Hier c'était la fête des vivants ; aujourd'hui c'est le jour des morts. A sept heures, Monseigneur chante un service solennel pour les trépassés. Rien de touchant comme ces plaintes sublimes de la messe de *Requiem*, chantées dans leur langage par les enfants des bois. Un grand nombre viennent communier.

A 10 heures, la procession se forme pour la visite du cimetière. Il faut marcher assez longtemps et gravir des sentiers escarpés pour arriver au champ de la mort. La fatigue n'empêche pas les chants sacrés de monter vers le ciel. Les mères portant à dos leurs jeunes enfants forment l'arrière-garde. Le cortège s'arrête enfin au pied de la croix du cimetière et les prières liturgiques prescrites par le pontifical sont chantées. Pauvres sauvages, c'est ici qu'ils viendront dormir un jour leur dernier sommeil. Qu'elles reposent en paix les âmes des ancêtres et que le Seigneur protège les enfants dans leur vie errante !

La procession se reforme au chant du cantique « Au sang qu'un Dieu va répandre. » L'ascension va continuer. On gravit en la contournant une montagne qui domine le lac. C'est là que les premiers missionnaires ont planté autrefois une simple croix de bois, et cette croix, les années l'ont démolie. Monseigneur va bénir celle qui doit la remplacer. Elle est grande et se dresse

majestueuse au point culminant de la montagne. Là elle domine tout, le lac et ses rives sinueuses, les collines environnantes, le cimetière et ses humbles croix de bois, les tentes qui ressemblent là-bas à des fleurs blanches perdues dans le gazon, enfin le poste de la Compagnie de la baie d'Hudson et son drapeau dont le vent, en ce moment, dirige ses plis mouvants vers l'arbre du salut.

A deux heures de l'après-midi, Monseigneur va visiter les tentes. C'est vraiment la visite pastorale. C'est le bon pasteur qui passe et qui bénit une à une toutes les brebis du troupeau. Les sauvages attendent leur évêque. La tente a pris un air de fête inaccoutumé; même plusieurs mères de famille se sont donné le luxe de laver le visage et les mains de leurs petits enfants. On a étendu à la porte de la tente, qui une couverture blanche, qui un châle de couleur, qui un morceau de coton ou d'indienne. On s'agenouille pour recevoir la bénédiction du prélat, les enfants récitent leurs prières, les hommes chantent un couplet de cantique en rougissant comme des pensionnaires de couvent. Enfin chacun montre son savoir-faire, et cela se répète soixante-sept fois, car la mission se compose de 281 personnes, réparties en 67 tentes. Monseigneur distribue des médailles, dit à chacun une bonne parole, donne un encouragement en se faisant interpréter par le missionnaire. Il est quatre heures, et il a fallu deux bonnes heures pour faire le tour; mais ce sont deux heures bien employées.

IX

8 JUILLET : La *magouchiwin*. — Les jeux. — Confirmation.

C'est un grand jour de réjouissance, le jour de la *magouchiwin*, c'est-à-dire le grand banquet que le Chef de la prière ne manque jamais de donner quand il vient voir ses enfants. L'agent de la Compagnie donne aussi le sien chaque année quand les sauvages viennent au poste; mais cette année, pour je ne sais plus quelle raison, le grand repas n'a pas eu lieu encore. On se trouve en

face d'un véritable problème. Demain l'évêque doit partir: il n'y a plus qu'un jour et deux *magouchiwin* à manger. Après des pourparlers et des propositions diverses on s'arrête à une résolution énergique. Comme le temps presse, on prendra les deux dîners à la fois. Et voilà les cuisiniers à l'œuvre, bien résolus à faire leur devoir. On est dans l'abondance; Monseigneur a dit de ne rien épargner, et les portes du magasin de la Compagnie sont ouvertes tout grandes.

On a si bien travaillé qu'à midi tout est prêt. Rien ne manque au festin: on a de grands plats de grillades nageant dans la graisse, du pain frais en abondance, des monceaux de beignets, du sirop autant qu'on en veut et du thé sucré. Monseigneur vient bénir la table qu'on a dressée à terre, naturellement. Le chef fait un petit discours de circonstance, où il n'oublie pas de remercier les donateurs de leur grande générosité, et le festin commence. Tant de bonheur ne se décrit pas. Les représentants du sexe fort ont pris place les premiers; les femmes attendent leur tour en soupirant, et les innombrables chiens de la tribu font le guet pour saisir un morceau. Peine inutile, un des maîtres d'hôtel les pourchasse à grands coups de bâton, tandis que les garçons de table enjambent par dessus les plats pour servir les heureux convives.

Le festin est terminé et une formidable partie de ballon est organisée. On court sous le soleil qui darde ses rayons de l'après-midi. Le ballon passe et repasse d'un bout à l'autre de la carrière. La sueur inonde les joueurs. Des rires frénétiques, des exclamations de joie résonnent de tous côtés. Le bonheur est à son apogée et pendant longtemps on parlera de la fameuse journée.

Le soir, à 7 heures, eut lieu la prière publique et le salut du Saint-Sacrement. Monseigneur administra le sacrement de confirmation à cinquante adultes, ce qui mit comme un cachet divin aux plaisirs de la journée.

X

9 JUILLET : Encore des noces. — Comme sur le pont d'Avignon. — Quand trois poules s'en vont au champ. — Départ. — Gais compagnons. —

A la perche. — Une rose sans épine. — Sujet de méditation.

C'est le départ. Nous voulions partir de bonne heure, mais nous avons compté sans les mœurs des sauvages. Ces gens-là peuvent tout faire, excepté partir d'un poste. Une fois en chemin ils sont diligents, matinaux, laborieux, dévoués, mais une fois au poste, rien ne les presse ; ils ont toujours du temps. Imaginez que, depuis la veille au soir, on avait récolté trois mariages à faire. Ces choses-là se décident toujours très tard, paraît-il.

L'avant-veille, lorsque nous visitons les tentes, un veuf avait répondu au Père Laniel, qui lui demandait s'il ne profiterait pas de la Mission pour convoler en secondes noces : « Oui, si tu me trouves une femme. » Ce fut l'un des époux. Encore la veille, un autre des futurs, en réponse à la même question, disait, en penchant la tête : « Peut-être, mais ce n'est pas sûr encore. » C'est souvent quand le missionnaire a tout empaqueté pour le départ qu'un amoureux vient lui dire qu'il veut se marier.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti plus vite ?

— Je n'étais pas décidé.

On raconte qu'un jeune homme avait acheté, un bon matin, toute une toilette pour sa future : mouchoir, châle, bottines, robe et rubans. Le mariage devait se faire le matin même. Plus heureux qu'un guerrier qui revient chargé de nobles dépouilles, il se dirige vers la tente de sa bien-aimée. On lui apprend que la belle, ses parents et *un autre élu* étaient déjà rendus à l'église et que la messe du mariage allait bientôt finir. Vous pensez qu'il fit une scène ? Il éclata de rire et revint à la course demander au commis de la Compagnie, si, vu les circonstances, il ne reprendrait pas sa marchandise. L'histoire dit qu'on accéda à sa prière, et notre homme partit heureux comme devant. Pourtant, une fois

mariés, les époux s'aiment tendrement et les ménages sont heureux.

Donc, à six heures, quand Monseigneur se rendit à la chapelle pour offrir le Saint Sacrifice, six jeunes gens étaient décidés ! C'était Alexandre et Anne, Joseph et Angèle, Thomas et Angélique.

Tout est prêt ; les futurs viennent prendre place sur un banc de bois qui barre la grande allée. Il faut enjamber par-dessus le banc, mais ce n'est pas une difficulté.

Les costumes sont des plus brillants. Pantalons et gilets tout neufs pour les garçons. L'un d'eux n'a certainement pas oublié son scapulaire, car il s'étale sur ses épaules et sur sa poitrine, à l'extérieur des habits. Des châles de couleur enveloppent les épaules et la tête des filles. Ne vous informez pas des garçons et filles d'honneur : ils sont assis par terre, derrière les heureux couples. A peine le *oui* sacramentel est-il tombé des lèvres de l'épouse qu'une décharge de mousqueterie fait trembler la chapelle jusque dans ses fondements, et tressauter le célébrant avec ses acolytes. Mais rien n'émeut les mariés. Vous diriez qu'ils assistent à l'enterrement général de tous leurs parents. Leurs têtes s'inclinent de plus en plus ; l'épouse surtout disparaît presque dans les plis de son châle. Après tout, je crois qu'ils n'ont pas tort. Je suis touché de leur recueillement. Ils ont communiqué ce matin même, et maintenant ils prient et peut-être réfléchissent qu'un sacrement ne doit pas être reçu à la légère. Pendant la messe on chante des cantiques sur des airs de l'Avent. Je n'ai pas compris les mots mais je suppose qu'ils signifiaient : « Ce que « Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. — Que les femmes « soient soumises à leurs maris comme à leur seigneur.—Et vous, « maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise. »

Après la messe, une fusillade étourdissante accueille la noce à la porte de l'église, puis a lieu le cérémonial des grandes circonstances, la fraternelle poignée de main. Les hommes viennent d'abord, puis les femmes ; c'est comme sur le pont d'Avignon :

tout le monde y passe. Pendant tout ce temps, les époux se tiennent gravement debout, rangés sur deux lignes. Pour clore la cérémonie le chef vint leur faire un discours qui dura bien vingt minutes et que tout le monde écouta avec le plus grand respect. On part enfin pour le déjeuner. Un des époux bat la marche, et dix pas en arrière vient l'épousée. Les deux autres couples suivent de la même manière. On dirait des coupables marchant à l'échafaud. Malgré la solennité de la circonstance, je ne puis m'empêcher de fredonner le couplet populaire :

Quand trois poules s'en vont au champ,
La première marche par devant,
La deuxième suit la première,
La troisième vient par derrière.

Mais pendant qu'on fait la noce le soleil monte à l'horizon. Il est huit heures, neuf heures, dix heures et nous n'avons encore qu'un de nos canotiers. Enfin M. Christopherson se mettant de la partie, le grand canot fait son apparition, et nous descendons sur la grève.

Le dernier retard est de donner encore la main deux cent quatre-vingt-une fois, autant de fois qu'il y a d'hommes, de femmes et d'enfants. Tout est prêt, la foule s'agenouille, nos rameurs se découvrent, nous disons « Notre Père », « Je vous salue, Marie » ; nous invoquons le Sacré-Cœur, la bonne Mère du Ciel, saint Joseph ; le prélat bénit une dernière fois ses enfants, la fusillade éclate et notre canot, poussé par de vigoureux coups d'avirons, s'élance dans les flots ; nous voilà en route pour la mission du lac Barrière.

Il est onze heures. Nous allons disparaître derrière une pointe. Un tonnerre de mousqueterie nous arrive de la côte ; les chapeaux et les mouchoirs s'agitent. Adieu, chers enfants des bois, restez à la garde des bons anges ! Que Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel, vous donne une chasse abondante ! Que l'ange Raphaël dirige vos barques légères sur l'onde de vos rivières ; qu'il vous préserve des accidents ; qu'il vous protège pendant les longs mois de l'hiver, contre le froid et la faim, jusqu'à ce que

l'ange visible, votre bon Père Laniel, celui que vous appelez avec tant de raison. *Kitchitwa winata* (Louons-le), revienne vous apporter la joie de sa présence et les bienfaits de son ministère !

Nous allons gaîment : nos deux nouveaux compagnons de route, le Père Laniel et le Frère Lévesque, savent toutes les chansons de voyageurs et toutes les histoires de sorciers qui se racontent dans les forêts. J'oubliais de dire que nous avons une escorte : deux familles nous suivent et doivent nous accompagner jusqu'au lac Barrière afin de jouir plus longtemps de la présence de Monseigneur et des bienfaits de la mission.

Nous avons passé le « portage de pierre » et celui « des bouleaux » ; nous allons moins vite maintenant, car nous remontons le courant qui devient rapide, si rapide à certains endroits qu'il nous faut longer le rivage et aller à la perche.

Nous venons camper sur une grève idéale : un long rocher plat pour nous promener, un coucher de soleil à rendre rêveurs les ours mêmes de la forêt, une baie profonde pleine de brochets, une brise fraîche et un grand feu qui flambe. Enfin nous avons trouvé une rose sans épine, un campement sans maringouins. Pourquoi n'en profiterions-nous pas ? La causerie se prolonge longtemps, si longtemps que lorsque nous nous agenouillons pour la prière du soir, le ciel est tout sombre et la pluie menace.

C'est Dieu qui voulait nous donner, en passant, une toute petite instruction. Au beau milieu du chapelet, la pluie se mit à tomber, tranquillement d'abord, puis drue et pressée, enfin à plein ciel. J'imagine l'effet qu'eût produit pareille averse sur un campement de touristes en villégiature près de Montréal ou Ottawa. Voyez-vous le tumulte, le sauve-qui-peut général ? Nos sauvages ne bougèrent point jusqu'à ce que le Père leur donnât le signal de se lever. Ils vinrent alors tranquillement se réfugier sous une tente et la prière continua sans un seul moment d'interruption. Merci de la leçon, ô mon Dieu, ce sera un bon sujet de méditation pour demain matin.

XI

10 JUILLET : En pays de chasse. — Visite au cimetière. — Les mois algonquins. — Souvenirs sanglants. — Ma chandelle n'est pas morte. — Lacs et affluents. — Une rencontre peu banale. — Explication de Simon.

De grand matin nous sommes sur pied, car nous voudrions arriver ce soir à la mission du lac Barrière.

Nous sommes en plein pays de chasse, sans doute, car le gibier abonde. Des couvées de canards fuient sur notre passage, les chevreuils broutent sur le rivage, « le héron au long bec emmanché d'un long cou » guette au bord des joncs, « ma commère la carpe et le brochet son compère, » le huard fait entendre son cri de roue criarde et de grands aigles planent au-dessus des arbres.

De temps en temps, sur le bord de la rivière, nous rencontrons des clairières, une cabane, un champ de pommes de terre. Ce sont des possessions sauvages. Naturellement les maisons sont désertes, car la tribu tout entière est actuellement campée soit au lac Victoria soit au lac Barrière.

Nous tournons près d'une pointe et le canot vient doucement accoster au rivage. Là-haut il y a un cimetière et Monseigneur ne veut pas passer sans dire un *de profundis*. Sur une tombe où l'herbe n'a pas encore poussé, nous lisons, inscrits sur une croix de bois, ces simples mots : Mani Akat, 8 Kenositch 1902 ; c'est-à-dire, Marie Agathe, 8 du mois de la neige 1902. Il faut savoir que les Algonquins n'ont ni *r* ni *g* dans leur alphabet. De plus, ils ne désignent pas comme nous les mois de l'année. Le mois de la neige, c'est janvier, février est le mois du cochon de terre ; il paraît que c'est en février que cet animal sort pour la première fois de son trou. Mars est le mois de la loutre ; avril, le mois où la terre revient. Puis viennent le mois des fleurs, le mois des fraises, le mois des framboises, le mois des mûres. N'est-ce pas charmant ? Suivent le mois des récoltes, celui de la truite

et celui du poisson blanc. Enfin décembre s'appelle le mois où l'hiver revient.

Le pays où nous sommes a été, dit la tradition, le théâtre de combats sanglants entre les Iroquois et les Algonquins. On trouve encore, en creusant le sol, des pointes de flèches en pierre et des casse-tête. Les sauvages redisent les histoires terribles que leurs pères leur ont racontées en frissonnant d'effroi, et ajoutent que presque tous les Algonquins périrent dans ces guerres d'extermination. On torturait les guerriers, on empalait les enfants, et on emmenait les femmes prisonnières. Tristes fruits du paganisme qu'on trouverait encore dans ces forêts si le missionnaire n'avait apporté de France l'évangile qui civilise et la croix qui pacifie. Chère mère-patrie, alors tu étais grande, parce que dans l'opinion de tes nobles enfants « la conversion d'un infidèle valait mieux que la conquête d'un royaume. »

Nous passons à l'embouchure de la rivière Chochockwan, un bel affluent de l'Ottawa de 75 milles de longueur. Ce nom signifie : « La rivière qui coule sur des galets. » Quelques géographes ont entendu Sasekokwan, au lieu de Chochockwan, et ils ont traduit par *Frying-pan*, « la poêle à frire. » Ceci me rappelle une histoire qui montre avec quelle précaution il faut aller quand on commence à parler sauvage. En algonquin, *épouse* et *chandelle* se disent presque de la même manière. Or un jeune missionnaire, rencontrant un sauvage, voulut engager avec lui un bout de conversation. Après quelques questions il veut lui demander : « Comment va ta femme ? » Mais se trompant de mot il dit : « Comment va ta chandelle ? » Et le pauvre sauvage de répondre : « Je n'ai pas de chandelle. — Elle est donc morte ? — Non, je n'en ai jamais eu. — Mais alors tu es un vieux garçon ? » L'autre faillit tomber à la renverse, car il était marié depuis 25 ans. On finit par se comprendre et le missionnaire nota immédiatement dans son calepin la légère variante qu'il y a en algonquin entre « femme » et « chandelle. »

Voici le lac Pïkwan, *Backbone Lake*. C'est le nom d'un vieux

sauvage assassiné autrefois, dit-on, sur les bords de ce lac. De là nous faisons le portage des « rats-musqués » et nous voguons sur le lac Kaïnaquanaga, un mot qui en vaut dix-sept puisqu'il signifie : Le lieu où les eaux, ayant passé à travers les îles, se réunissent en un seul courant.

Nous saluons le Capitadjiwan, un autre affluent de l'Ottawa long d'une centaine de milles, et nous trouvons le portage « des cinq rapides », une promenade de deux milles et demi à travers des marais séparés les uns des autres par des collines sablonneuses.

Il faut raconter ici une rencontre peu banale. Nous descendions une pente assez raide quand, tout à coup, sur le bord du sentier, nous apercevons un ours qui prenait sa « collation, » à l'ombre des grands arbres, à même une fourmilière. Le larron n'attendait personne sans doute, car il dégustait tranquillement les bestioles sans l'ombre même d'une préoccupation. Le plus brave d'entre nous, en voyant l'habitant des bois, poussa un cri de terreur et remonta la côte au pas de charge, ce qui eut sur Jean-Pierre l'effet d'une commotion électrique. Il déguerpit sans laisser son adresse et depuis ce temps, on se demande en certains milieux, lequel, de l'homme ou de l'ours, détale plus vite « quand la peur monte en croupe et galope avec lui. » Pendant que dans l'ombre de la forêt, nous mettons en déroute notre puissant ennemi, les sauvages suivent la rivière en remontant les rapides à la perche, ou en faisant des portages quand l'eau n'est plus tenable.

Nous rembarquons pour traverser le lac Nouwatinon, « le vent cesse. » Un rapide furieux nous arrête à l'extrémité de ce lac, nous faisons un court portage et venons camper sur le rivage du lac Barrière.

Simon, qui sait quelques mots de français et d'anglais, m'a expliqué l'origine de ce nom. — « Là-bas, dit-il, les deux côtés du lac se touchent presque, et autrefois les sauvages ont fait une barrière avec des pierres pour prendre l'esturgeon. Les esturgeons, vois-tu, n'ont pas d'esprit et ils aiment le fond de l'eau.

Descendant avec le courant et trouvant des roches devant eux, ils ne sautaient pas par-dessus comme ils auraient pu faire, mais ils revenaient dans la baie, et les sauvages les attrapaient. » Et Simon souriait comme un professeur qui vient de démontrer le théorème du carré de l'hypoténuse. — « Mais cette barrière, la verrons-nous ? — Non, les blancs ont fait une digue qui a fait monter l'eau du lac et la barrière est noyée. » Et j'en conclus que les esturgeons ne s'en portent pas plus mal.

C'est ce soir que nous devons arriver à la mission ; mais le courant et les portages nous ont tellement retardés qu'il est trop tard pour aller plus loin. Nous le regrettons et les sauvages qui nous attendent à huit milles d'ici doivent être encore plus désappointés que nous.

XII

11, 12, 13 JUILLET : Départ matinal. — Bienvenue. — Une alène vénérable. — Où les musiciens s'entendent. — Procession du Saint-Sacrement. — Discours. — Une députation.

A trois heures et demie du matin nous entendons le réveil-matin de tous les jours, Simon qui fend du bois pour allumer son feu. Nous sommes bientôt sur pied et de grand matin nous voguons dans la brume du lac que le soleil levant a vite dissipée. Dans une heure, à dix avirons, nous filons huit milles. Nous entrons dans une baie et juste en face est la barrière, noyée par la digue construite par les blancs. Il y a quelqu'un sur la plage, et le Père Laniel a vite reconnu Jean Makakouche, le chef de la mission, et sa digne moitié, qui montent la garde depuis l'aurore afin de signaler notre approche aux autres sauvages de la mission. C'est tout un océan de joie qui déborde de leurs yeux et inonde leur visage quand ils viennent baiser la main du « saint Gardien de la prière. » Vite ils nous quittent pour aller annoncer la bonne nouvelle ; quelques coups de fusils ont résonné là-bas : c'est compris, et le léger canot revient, effleurant à peine le lac.

Pendant qu'on transporte le grand canot et sa charge par-dessus la barrière, nous allons dire une prière au cimetière de la mission que nous apercevons à quelques pas d'ici. Une grande croix de bois, toute couverte de mousse, étend ses vieux bras audessus des tombes. On lit sur le croisillon cette simple date : 1841. C'est le Père Laverlochère, disent les anciens, qui a érigé le monument sacré. « Alors on n'avait pas de clous, » raconte Mistikigik, « le temps clair, » un vieux sauvage qui vit encore, « et c'est mon père qui fournit son alêne pour fixer au montant la traverse de la croix. » L'alêne du grand-père est toujours là, quoique depuis on ait ajouté un gros clou pour consolider le monument.

Le canot a repris sa charge et nous partons pavillons déployés. Nous apercevons bientôt la flottille qui nous attend dans un rayon de soleil. Les fusils saluent, les échos répondent, les drapeaux s'agitent, et au milieu des chants d'allégresse la marche triomphale recommence. M. Edwardson, le gardien du poste de la C^{ie} de la Baie d'Hudson, sa femme et ses 14 enfants, sont sur la côte, mêlés à la foule qui acclame l'arrivée du Gardien de la prière. C'est chez lui que nous logerons, et à en juger par l'accueil qu'il nous fait, nous retrouverons ici l'aimable hospitalité du lac Victoria.

Je ferai grâce au lecteur de plusieurs détails de la visite pastorale ; nous serons ici trois jours et le cérémonial de la mission précédente se répètera en grande partie.

C'est d'abord l'entrée solennelle, agrémentée cette fois d'un violon et d'un tambour. Heureux pays où les musiciens s'entendent ! Les chantres entonnent un cantique sur le ton qui leur convient, le violon joue un air quelconque et le tambour bat la mesure sans se préoccuper, le moins du monde, ni des chantres ni du violon. Pour comble d'harmonie 30 à 40 chiens évoluent autour de la procession mêlant aussi leur accompagnement à la fusillade qui ébranle l'atmosphère.

L'église ressemble à celle du lac Victoria. Toute blanche au

milieu de la verdure, elle regarde le lac et domine la campagne qui paraît fertile. La seule différence appréciable est dans la statue qui couronne l'autel. Là-bas c'est Notre-Seigneur qui étend ses bras et montre son cœur ; ici, c'est une belle Vierge de l'Assomption qui s'élançe vers le ciel et invite à la suivre. N'oublions pas de parler de la procession du Saint-Sacrement qui eut lieu le lendemain de notre arrivée. On avait fait de grands préparatifs, aplani le terrain, dressé des arcs de triomphe, préparé un reposoir de feuillage qui n'aurait pas déparé les rues de nos grandes villes, à la procession de la Fête-Dieu. Plus de 100 petits pavillons flottaient au clocher de l'église, au bout des mâts, dans la verdure des arbres. Il ne nous manquait qu'un dais ; mais le frère Lévesque est-il jamais en peine ? Vite, il ajuste un parapluie au bout d'une perche, fait disparaître la batiste noire de l'en-tout-cas sous des festons de coton blanc et rouge, et y suspend des glands de tavelle bleue. C'est tout. Les sauvages étaient émerveillés devant ce chef-d'œuvre, et vous, ô mon Dieu, vous étiez content, car c'était l'amour qui vous offrait cet humble pavillon.

Il est 10 heures A. M. ; le gazon étend à nos pieds son tapis de verdure, l'azur du lac fait silence, celui du ciel se pare de nuages blancs qu'on prendrait pour la fumée de célestes encensoirs, et le soleil verse à flots sa lumière. Rangée sur quatre lignes, la tribu tout entière s'avance recueillie, la cloche sonne à toute volée et — touchante simplicité dans un si grand spectacle — le violon et le tambour mêlent leurs voix joyeuses aux chants sacrés qui montent vers le ciel. Soudain tous les fusils ont éclaté à la fois et la Sainte Hostie, portée par le pontife et accompagnée des prêtres en surplis, a franchi le seuil de l'église. Jésus passe à travers les tentes, sur la grève du lac, en face des grands bois qui bordent l'horizon, il bénit ce peuple qui croit, qui adore et qui aime. Ne pourrait-il pas dire aux peuples policés, l'adorable maître : « En vérité, je n'ai pas trouvé autant de foi en tout Israël ? »

Pendant la mission il y eut des assemblées publiques. Je les donnerais volontiers comme modèles du genre à nos réunions

politiques et municipales. Le chef fait d'abord la prière. Ne faut-il pas que le Grand Esprit délie la langue et ouvre les oreilles ? Chacun s'assoit à terre, à sa guise ; l'orateur reste debout sur un tertre quelconque et parle à la tribu comme un père à ses enfants. Il recommande surtout de bien écouter la Robe-Noire ; il avise, réprimande et quelquefois devient véritablement éloquent. Naturellement il prend ses comparaisons parmi les objets qui l'entourent. « Il y a des sauvages, dit-il, qui n'aiment pas leurs enfants autant que les animaux aiment leurs petits. La *mère-chevreuil*, elle, n'a pas le cœur à l'aise quand son petit s'éloigne, elle regarde, elle l'appelle et le suit dans la forêt ; et j'en ai vu parmi nous manger, dormir : ils avaient le cœur à l'aise et leurs enfants couraient dans les bois. Voyez-vous le chasseur ? ajoutez-il ; il est ici, et le plomb qui sort de la bouche de son fusil s'en va tuer les canards qui sont au milieu du lac. C'est comme celui dont la langue est méchante. C'est ici qu'il parle et les paroles qui sortent de sa bouche s'en vont faire mal au cœur de celui qui est là-bas. »

On écoute en silence, la tête basse ; les orateurs se succèdent et à la fin de chaque discours, pour tout applaudissement on jette à voix couverte cette acclamation : « Oh ! Oh ! » Ce n'est pas bruyant, mais il paraît que c'est très expressif.

C'était la veille du départ. Nous étions déjà à faire nos préparatifs de voyage quand une députation, composée des notables, nous arriva. « Saint Gardien de la prière, dit un ancien, nous voudrions te garder, ainsi que les Robes-Noires, encore un jour avec nous. Au mois de la neige dernier, nous avons choisi un chef, mais alors le froid faisait craquer les arbres et le vent brûlait le visage. Il y avait beaucoup de sauvages qui n'ont pas pu venir dire au chef qu'ils l'aiment et veulent lui obéir. Demain nous voudrions lui donner la main, et si tu es parti, nos cœurs ne seront pas contents. »

Que faire ? Il ne s'agissait de rien moins que du couronnement du roi. Fallait-il contrister ces bonnes gens ? Allions-nous repro-

duire, en miniature, au fond des bois, le gigantesque désappointement de l'Empire Britannique ? Nous allions peut-être céder quand un des missionnaires nous dit que, si nous accédions à cette demande, on ne manquerait pas le lendemain d'apporter de plus fortes raisons encore pour solliciter un nouveau délai. On fit donc comprendre aux envoyés que tout était prêt pour le départ, que 5,000 personnes attendaient Monseigneur à Pembroke, que d'ailleurs la cérémonie pourrait bien avoir lieu le lendemain matin, enfin que pour toutes sortes de raisons il fallait à tout prix partir au jour indiqué.

Comme nous n'avions pas affaire à des entêtés, nos raisons furent entendues et, en conséquence, le lendemain matin de bonne heure, on procéda au couronnement.

XIII

14 JUILLET: Le couronnement du roi. — Nibish. — En attendant. — Nouvel équipage. — La pointe aux Iroquois. — L'île Bronson. — Grands Lacs et 1000 Iles. — Kesh ! kesh ! kesh !

Les apprêts avaient été moins grandioses sans doute que pour les fêtes d'Edouard VII à Londres, mais aux yeux des sauvages c'était sublime. Un festin avait été préparé sur l'herbe. En face d'un drapeau, debout entre deux officiers, revêtu de son costume d'ordonnance, Jean Makakouche, le chef élu, se tient en silence. Monseigneur vient solennellement lui attacher sur la poitrine une grande médaille donnée à la tribu en 1814 par George III, puis l'Eglise et l'Etat s'unissent dans une cordiale poignée de main pendant qu'un tonnerre de mousquetterie convie à la fête tous les échos de la forêt. Les anciens font des discours où ils protestent de leur loyauté et de celle de tous les fidèles sujets ; enfin l'indispensable poignée de main vient clore la démonstration et préluda à des agapes qui durèrent autant que les provisions étendues sur l'herbe.

La mission est finie. Tout le monde est si content qu'on offre

à Monseigneur le plus joli petit chien de la tribu. Il vient de l'autre côté de la hauteur des terres, presque de la Baie James. Devinez son nom : Sadjitamak Sagimè, c'est-à-dire, « celui qui chasse les maringouins. » Comme le nom n'est guère plus commode en français qu'en sauvage, je supplie qu'on le change en un plus court, ce qu'on fait sur l'heure, et désormais les visiteurs de l'évêché de Pembroke n'auront qu'à appeler « Nibish, » « feuille de thé, » pour voir accourir le plus beau petit chien du Dominion.

C'est l'heure du départ ; nous avons récité les prières de l'itinéraire, nous sommes prêts, mais naturellement nos rameurs ne le sont pas. En les attendant, causons.

Il y a, au lac Barrière, 172 personnes réparties en 27 familles. Ces sauvages, ainsi que ceux du lac Victoria, vivent de chasse. Chaque famille a son territoire propre, délimité par une montagne, un lac ou un ruisseau quelconques. Le sauvage connaît parfaitement son pays de chasse. Il en a compté toutes les huttes de castors et il sait combien il y a de petits par famille. Ce n'est pas lui qui voudrait détruire à la fois tous les individus d'une même hutte. Il a soin de son gibier comme la ménagère la plus expérimentée a soin de sa basse-cour. On est libre de chasser partout les animaux voyageurs de leur nature, comme le chevreuil ou l'orignal, mais le castor et les autres bêtes à fourrure, qui s'attachent à un lieu déterminé pour y vivre et s'y reproduire, sont la propriété du maître du pays de chasse sur lequel ils se trouvent. Un sauvage qui chasserait cette espèce de gibier sur le terrain d'un autre s'en accuserait comme d'un vol. Ceci me remet en mémoire le trait touchant que voici :

L'hiver dernier un sauvage du lac Barrière s'était ainsi permis de braconner sur la propriété de son voisin. Ce fut un *casus belli* qui eut son retentissement jusqu'à la mission. On s'était querellé et, tout comme les autres enfants d'Adam, on se gardait rancune. Mais la Robe-Noire était venue pour pardonner les péchés et donner le pain qui rend fort, le saint Gardien de la prière allait arriver

dans quelques jours : il fallait bien se réconcilier. L'un des coupables vint trouver le Père et lui conta sa peine, puis allant chercher son compagnon et se mettant à genoux, il embrassa la terre et se mit à s'accuser à haute voix d'avoir pris ce qui ne lui appartenait pas. Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi et le voilà à genoux lui aussi, s'accusant d'avoir le premier engendré la chicane pour une affaire de rien. « Mais, ajoutèrent-ils, ce que nous faisons n'est pas bien ; c'est devant tout le monde que nous nous sommes querellés, c'est devant tout le monde aussi que nous devrions pleurer. » Le Père les dispensa de cette humiliation publique et les deux pénitents se retirèrent la main dans la main et les larmes aux yeux. Ne serait-ce pas le lieu de répéter pour plusieurs qui ne sont pas sauvages la parole d'Ambroise à Théodose : « Puisque vous avez imité leur faute, imitez donc aussi leur pénitence ? »

Après la mission tout le monde se disperse. La Compagnie de la Baie d'Hudson donne à chaque famille un ou deux sacs de farine, un peu de lard, du thé, du sucre et des habits. Ces provisions ne dureront pas toujours, mais il y a le gibier dans la forêt et le poisson dans les rivières : il faudra se tirer d'affaire et l'été prochain on apportera des fourrures pour payer les dettes contractées cette année.

Si vous interrogez un sauvage sur l'état de ses finances, il vous répondra : — « J'ai payé toute ma dette ; » c'est un parfait gentilhomme : — « j'ai payé ma dette et un peu plus ; » c'est presque un millionnaire : — « je n'ai payé que la moitié de ma dette ; » c'est un pauvre diable ou un paresseux. Ainsi c'est la Compagnie de la Baie d'Hudson qui fait vivre les sauvages en leur fournissant les choses dont ils ont le plus besoin, et en retour ce sont les sauvages qui font vivre la puissante Compagnie en lui apportant les fourrures qui encombrent le marché des deux mondes. Sans doute dans ce *do ut des*, c'est toujours le lion qui a la plus grosse part, mais qu'importe ? Si par la vertu de quelque puissance magique j'avais soudain le choix d'être ou l'un des hono-

rables millionnaires, ou l'un des pauvres sauvages que j'ai vus là-bas, vraiment, je ne sais pas lequel après tout je choisirais.

Heureux sauvage, il a peu de désirs et partant peu de besoins. Il vit avec sa famille à l'abri des revirements politiques, s'inquiétant peu des grèves, loin des écoles sans Dieu. Veut-il voyager, il plie sa tente, jette dans le canot la poêle et le chaudron avec les quelques provisions de bouche qu'il possède, prend son fusil et ses hameçons, fait embarquer la femme et les petits, et le voilà au large, n'ayant rien à regretter, car il a tout avec lui. Les chiens suivent sur la grève, et quand ils seront fatigués, eux aussi auront leur place dans un coin du canot. En chemin ils jetteront la ligne, abattront un canard, et au prochain campement ils auront du gibier et du poisson frais. Je ne les ai jamais vus embarrassés : ils fabriquent tout de leurs mains et trouvent tout dans la forêt. En arrivant sur la grève, ils allument une écorce de bouleau et l'instant d'après le thé bout à gros bouillons. Comme par enchantement le bois s'est trouvé sous la main, l'eau a été puisée et déjà la grillade se tord dans la poêle. Ce sont de grands enfants, mais quels bons enfants quand les blancs ne les ont pas gâtés ! Jetez-leur sur l'herbe une poignée de bonbons, et comme de véritables écoliers vous verrez accourir les bambins, les chasseurs, les mères de famille et jusqu'aux grand'mères qui pour un moment retrouveront la souplesse et l'agilité des jeunes ans. Puis pendant l'heure d'ensuite, encore comme des enfants, vous les verrez rire à gorge déployée du plaisir qu'ils ont eu.

Il est 11.40 heures A. M. Enfin, tout le monde est au poste : nous montons dans le grand canot. Cette fois c'est tout un autre équipage. En tête du canot est Jean Makakouche, le roi couronné de ce matin. Par respect pour l'autorité nous lui gardons son nom sauvage, car il faudrait dire en français « Le petit baril. » A l'arrière est Simon Wabano, ou « le Sorcier, » vieillard qui a vu tomber la neige 70 fois, mais qui rajeunit de 30 ans quand il monte en canot et prend son aviron. Cinq autres rameurs nous accompagnent, car il paraît que le voyage sera rude.

Nous sommes sept passagers, en tout quatorze personnes et une lourde charge sans compter Nibish.

Le départ, comme toujours, est mouvementé. Certains rameurs se sont décidés au dernier moment ; comme au temps de la chevalerie, leurs dames les accompagnent soucieuses sur la grève. On se met dans des positions périlleuses pour venir nous toucher la main jusque dans le canot.

Enfin nous sommes au large, dix avirons plongent ensemble dans les eaux du lac, le canot bondit en avant, la mousquetterie éclate et les sauvages, en courant, nous suivent sur la côte.

A midi, nous saluons la pointe aux Iroquois : on retrouve partout la trace et le souvenir des terribles Peaux-Rouges. C'est ici qu'ils guettaient leurs ennemis qui devaient nécessairement passer au bout de la pointe, quand ils revenaient de l'intérieur des terres. Que de scènes affreuses ont vues ces rivages ! Il n'y a pas encore longtemps on montrait à terre le tronc d'un énorme pin. La tradition veut que la tête branchue du géant de la forêt ait servi de cachette aux guetteurs iroquois qui exploraient l'horizon en quête de chevelures. De là ils pouvaient distinguer dans le lointain le moindre canot, et malheur alors aux pauvres Algonquins !

Je vois de jeunes pins sur le rivage ; sont-ce les petits-fils du vieux géant tombé ?

Voici l'île Bronson avec ses cent milles de rivages : un vrai paradis terrestre sillonné de ruisseaux et tacheté de lacs bleus. Nous abordons pour dîner. En une heure et 20 minutes nous avons fait 8 milles, mais il faut dire que les dix avirons ont travaillé dru et fort. Nous repartons à deux heures. Les horizons s'élargissent, les côtes s'éloignent, des îles surgissent : nous sommes sur le lac des Rapides, ainsi nommé parce qu'il se déverse, par des rapides, deux fois dans le lac Kakabouga et une fois dans l'Ottawa. Pour raccourcir notre route nous touchons terre, et à travers la forêt vierge nous faisons un portage d'un mille pour arriver au lac Kakabouga ou « Lac des bancs de sable. »

Ce portage est de tous celui qui nous a donné le plus de mal jusqu'à présent ; c'est littéralement la hache à la main qu'il a fallu se frayer un passage dans l'épaisseur du bois. C'est dire que plus d'une fois nos sauvages ont ri à gorge déployée. Nous reprenons l'eau à 4½ heures. Une brise fraîche vient de l'est et souffle juste en face. C'est la bonne Providence qui veut sécher les sueurs qui inondent le front de nos braves rameurs.

Mais voici que le lac s'élargit : là-bas, au delà des îles, s'ouvre l'immensité. Ce n'est plus la brise qui soupire, c'est le vent qui souffle et les vagues blanchissent l'étendue.

Kesh ! kesh ! kesh ! Tous les rameurs font machine en arrière, le canot arrête, recule comme par enchantement et au milieu d'un sonore éclat de rire, un sauvage tout penaud repêche son couvre-chef que le vent lui avait emporté.

Nous sommes maintenant en plein lac et en plein vent ; les vagues entrent parfois dans notre canot d'écorce qui pourtant se balance bravement sur l'écume. Notre marche est grandement retardée et Monseigneur est soucieux, car tout retard peut nous empêcher d'arriver à Pembroke pour dimanche. Pour moi, j'en fais humblement ma confession, je me réjouis intérieurement, car chaque délai est un moment de plus ajouté à mes vacances.

Le lac Kakabouga, le lac des Ecorces au sud et celui des Rapides à l'ouest forment une étendue d'eau de 50 milles de longueur sur 30 de largeur. On dit qu'en faisant quelques travaux peu coûteux, il y aurait dans cette région 300 milles de navigation. Quel beau pays quand il sera colonisé ! Les sauvages nous assurent qu'il n'y a pas moins de 1000 îles dans les deux lacs des Rapides et Kakabouga. Il faut être sorcier ou sauvage pour voyager sans boussole à travers le verdoyant labyrinthe des mille îles du comté de Pontiac. Le Père Guégen, O. M. I., qui a pourtant passé sa vie dans les bois, y est resté perdu trois jours, il y a quelques années. Mais nous qui avons Jean Makakouche à la pince du canot, nous allons droit au but, et en dépit du vent et

de l'affreux portage dont il a été question, nous avons fait 25 milles dans l'après-midi.

Nous sommes à l'extrémité est du lac Kakabouga, fermé par une écluse d'une dizaine de pieds de haut, et nous dormons au bruit de la cascade que font les eaux en tombant dans la rivière « Gens des terres. »

XIV

15 JUILLET : La rivière Gens des terres. — Fins canards. — Le lac de la Traverse et les deux Calumets. — Quinze rapides en un jour. — C'est la Maligne.

Il est 10 $\frac{1}{2}$ heures A. M. Le canot a une entaille et nos estomacs crient : il faut user de la gomme et faire bouillir le thé.

Depuis le matin nous voyageons sur la rivière « Gens des terres » ainsi nommée autrefois par les sauvages parce qu'elle était l'unique chemin de sortie pour les tribus de l'intérieur. Le courant en est très rapide. Lorsque les eaux du Kakabonga y entrent librement elle est assez profonde, mais maintenant que le flottage des billots est terminé sur le lac, on a fermé l'écluse et la rivière est presque à sec en quelques endroits. De plus elle est hérissée partout de rochers à fleur d'eau qui en rendent la navigation très difficile.

Depuis le matin nous en sommes à notre neuvième portage et la rivière est descendue en bondissant de chute en chute, et de rapides en rapides. Dans les accalmies nous revenions au canot et nous nous amusions à regarder les nombreuses couvées de canards qui vivent dans ces eaux. C'était merveille de voir les rusés palmipèdes exploiter tout ce que la nature a mis de canard sous leur plumage pour nous dépister et nous jouer. La mère inquiète tâchait d'ordinaire de cacher les petits au fond des eaux où dans les roseaux. Comme à toutes les mères l'inexpérience des têtes légères de la couvée lui coûtait parfois bien des soucis, mais enfin les plus imprudents étaient en lieu sûr, et alors c'était touchant de voir cet amour maternel s'exposer bravement au plomb et filer devant le canot pour nous attirer loin de sa famille. Quand nous étions assez loin, elle quittait ses airs d'oiseau blessé,

s'envolait hardiment et par un détour retournait en arrière où l'on devait bien rire du tour qu'on nous avait joué.

Dans la matinée nous avons passée encore un lac « de la Traversé, » une expansion de la rivière Gens des terres, cette fois. On nous a montré aussi l'embouchure de la rivière qui conduit au lac « à la truite, » endroit bien connu des sauvages, car il y a eu autrefois sur ce lac un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Nous repartons à 11½ heures. Le tonnerre gronde et nous promet des émotions. En effet bientôt la pluie tombe en averse et nous force à chercher un abri sous les arbres de la côte. Gens des terres s'élargit, c'est un beau lac maintenant, le grand *Pwagan* ou le « grand calumet » qui soulève un nuage de poussière d'eau en se précipitant par une chute formidable dans le « petit *Pwagan*, » un joli petit lac que nous mettons une heure à traverser. Il est 2½ heures quand nous rentrons dans la rivière et sautons un rapide où peu s'en fallut que nous missions notre canot en charpie sur les rochers de la côte. Mais nous n'eûmes pas le temps de crier gare, la minute d'après nous étions au pied du courant et les sauvages se tordaient de rire.

Voici le soir, nous avons passé 15 rapides ; aujourd'hui nous sommes heureux de voir les côtes s'abaisser et la rivière couler tranquille entre deux grèves sablonneuses.

Pendant une heure notre nef légère glisse doucement sur l'onde et nous nous reposons.

En présence des montagnes majestueuses, devant les gouffres retentissants, volontiers nous pensons à Dieu ; pourquoi quand la nature est calme, d'elles-mêmes nos pensées vont-elles à Marie ? Au bruit cadencé des rames, chantons :

L'ombre s'étend sur la terre,
Vois tes enfants de retour,
Pour t'offrir, ô bonne mère,
La prière et la fin du jour.

et les échos du bois avec le chœur répondent :

O vierge tutélaire,
O notre unique espoir,
Entends notre prière,
La prière et le chant du soir.

Soudain nos rameurs se sont jeté quelques monosyllabes significatifs. Nous regardons en avant. Là-bas la rivière se cabre, les vagues tourbillonnent et les flots bondissent : c'est « la Maligne. » La Maligne, nous en parlions depuis le départ ; enfin nous la voyons. La Maligne, c'est peut-être le pays de l'avenir, car on assure qu'il y a ici des mines de cuivre. En tout cas, qu'est-ce que la Maligne ? C'est tout simplement un bout de la rivière Gens des terres, mais ici resserrée entre les montagnes, courant sur un plan incliné, se heurtant partout aux rochers qui lui barrent le passage, elle devient tellement furieuse que les voyageurs, employés au flottage des billots, ont cru devoir changer son nom et, depuis que je l'ai vue, j'avoue qu'on ne l'a baptisée que d'un pur euphémisme.

Il est six heures quand nous voyons de près la première colère de la Maligne. L'espace d'un mille l'eau se précipite par une série de cataractes effrayantes, les flots affolés courent en tous sens, se ruent sur les obstacles, s'entrechoquent dans un tumulte indescriptible. Nous faisons le portage par un chemin qui ressemble à la rivière, seulement nous allons moins vite que les flots. Il est sept heures quand nous arrivons au pied des cascades, nos sauvages ont encore faim et pour cause ; nous sommes fatigués, nous plantons nos tentes et nous dormons sous le tonnerre des flots.

XV

16 JUILLET : Sur la Maligne. — *Vir prudens dirigit gressus* (Prov. XV. 21). — La porte de l'enfer. — Dans un *sakaqua*. — Bravo ! — *De profundis*. — Image de la vie. — Jean comme devant. — Prouesse d'Abraham le rat. — A en juger par les apparences la journée sera rude et la navigation dangereuse. — A 4 heures et demie nous sommes debout.

Nous sentons le besoin de prier avec ferveur et, à vrai dire, en présence de cette grande nature, l'âme monte d'elle-même vers

Dieu. « Œuvres du Seigneur, grandes eaux, collines et montagnes, fontaines et rivières, douce rosée du ciel, luxuriante végétation, bêtes de la forêt, et vous enfants des hommes, bénissez le Seigneur. »

C'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame du Mont Carmel :

De tes enfants exauce les prières,
Du haut du ciel daigne les protéger ;
Mère bénie entre toutes les mères,
Sois-nous propice à l'heure du danger.

Nous partons. Avec précaution le canot se détache de la grève. Dans ces remous qui tournent en tous sens, au milieu de ces roches aiguës à fleur d'eau, dans ces courants qui se précipitent, il faut que chaque coup d'aviron soit calculé. Mais soyons tranquilles ; nous savons maintenant par expérience que nos sauvages joignent à une rare habileté une prudence consommée. Jamais ils n'affronteront une passe dangereuse sans la connaître parfaitement. En arrivant à un rapide, vous voyez l'homme de l'avant se hisser, au moyen de son aviron, sur les bords du canot et promener son regard d'aigle sur les vagues furieuses. Quand il n'est pas satisfait de cette inspection sommaire il saute à terre et court sur les roches de la grève jusqu'au pied du rapide. S'il revient joyeux en disant « *Nechichine*, c'est bien », confiez-vous au courant sans crainte. Mais s'il dit tristement : *Kawin néchichine*, impossible, descendez du canot, et sans murmurer rendez-vous à l'autre bout du portage.

Nous laissons derrière nous le rapide du *Ouaouaron*, bientôt nous avons franchi le « Penché » et nous arrivons devant une chute à nom lugubre, « La porte de l'enfer. » Toute la rivière vient s'engouffrer dans une gorge de quelques pieds de largeur. Un portage s'impose, mais figurez vous que pour aborder il faut nécessairement passer en plein courant à 75 pieds de la chute. Sans la confiance aveugle que nous avons dans nos guides, nous aurions parfois des crises de nerfs.

Voici le rapide de l'Ile, puis un long rapide plat d'un mille et

quart. L'eau est si peu profonde qu'il faut à tout prix alléger le canot. Monseigneur voulait se sacrifier le premier, mais, pour l'honneur de l'épiscopat, il se laissa convaincre et resta dans l'embarcation, tandis que nous, le menu fretin du voyage, prenions le chemin de terre. Après tout c'était un grand honneur à nous faire, car nous allions inaugurer un portage.

D'abord nous suivons la grève marchant sur des cailloux ronds qui roulent sous nos pieds : ce n'est pas facile. Bientôt nous sommes en face de rochers sur lesquels des chèvres auraient peine à grimper et qu'il faut pourtant escalader pour pouvoir avancer. Des branches nous barrent le passage, s'accrochent à nos habits, nous fouettent le visage : c'est plus difficile. Tout à l'heure on risquait, en tombant, de se casser une jambe ou un bras, maintenant c'est le cou qui est dans l'occasion prochaine de se rompre au premier faux pas. Enfin tout manque, la rive est escarpée et en bas les flots grondent. Il nous faut prendre le bois, un véritable *sakaqua*, comme disent les sauvages en parlant d'un fourré impénétrable. Figurez-vous une forêt vierge dont les arbres tombent en tous sens depuis la création : c'est notre chemin. Haletants et épuisés, nous arrivons enfin au canot, et avec effusion nous félicitons Monseigneur d'avoir été appelé à l'épiscopat. Nous rembarquons, mais hélas ! nous voyageons sur la Maligne et bientôt nous sommes en présence d'un autre rapide qui nous vaut une nouvelle promenade d'un mille et demi.

Ce rapide s'appelle « Le noyé, » en souvenir sans doute de quelque pénible catastrophe. L'entrée en est effrayante, mais d'un coup d'œil notre capitaine a jugé qu'il est abordable au moins pour le canot et une partie de sa charge. Pour voir sauter la frêle écorce nous nous mettons en observation sur un rocher qui regarde l'abîme. Voici le canot. Sans m'en rendre compte, je cherche en ma mémoire les saintes paroles de l'absolution. Les hommes sont nu-tête et rament à tour de bras. Si l'on s'abandonnait simplement au courant, on ne pourrait plus diriger l'embarcation. En face du danger le chef trempe sa main dans l'eau

et fait un grand signe de croix. Bravo ! Dieu te protège ! et le canot passe comme un trait, plongeant dans l'écume, parant les écueils, se balançant sur la vague, mais toujours sous le contrôle des vaillants rameurs dont les cris de joie maintenant se mêlent aux hurlements des flots et à nos applaudissements frénétiques.

O Maligne ! moi je l'appellerais plutôt « la sauvagesse » quand je la vois courir ainsi à travers les montagnes sans entraves, ivre de liberté. Que tu es belle, mais que tu es terrible aussi ! Sur la grève nous trouvons partout des croix. Elles marquent les tombes des infortunés voyageurs qui se sont noyés pendant le flottage du bois. Pauvres enfants, seuls ici pour mourir, sans prêtre, loin de leurs mères, avec des compagnons qui ne pouvaient rien pour eux.

Voici deux noms que je lis sur des croix de bois : Victor Ranger, Peter Fields. Aux parents en deuil qui liront jamais ces lignes, je suis heureux d'apprendre que le 16 juillet 1902, à 11½ heures A. M., M^{sr} Lorrain et ses compagnons de voyage se sont agenouillés sur les tombes solitaires de leurs pauvres enfants et que de tout leur cœur ils ont récité le *De profundis*.

Il faut encore passer le rapide Miné et celui des Bois-francs. Ici les côtes se dressent perpendiculaires, à une grande hauteur. Il y a des gorges où les rayons du soleil n'ont jamais pénétré. Je n'en finirais pas si je voulais décrire les efforts de nos sauvages. Parmi les obstacles qui retardent notre marche il y a les billots dont la rivière est souvent encombrée. Pauvres billots, je deviens songeur en les contemplant. Les uns vont s'échouer sur des rochers inabordables ; d'autres tournent dans les remous sans pouvoir en sortir ; quelques-uns s'engloutissent dans les abîmes pour n'en plus revenir, plusieurs se brisent sur des écueils, tous à peu près se heurtent aux récifs qui les meurtrissent. Image de la vie où les hommes aussi s'abandonnent follement au courant qui les attire, tournent dans le misérable cercle des mesquines préoccupations de la terre, se heurtent à tous les écueils et laissent accrochés aux aspérités de la rive les lambeaux de

leur âme désenchantée. Heureux quand ils ne s'enfoncent pas pour toujours dans des abîmes incomparablement plus terribles que ceux qui grondent à nos pieds !

Il est trois heures ; nous sommes encore en face d'une cascade formidable, « la chute à Narcisse, » la dernière colère de la Maligne.

Enfin les côtes s'abaissent, la Maligne se calme, elle redevient Gens des terres, j'allais dire « Jean comme devant. »

Pour regagner le temps perdu, nous fuyons comme le vent, emportés par un fort courant et poussés par dix avirons.

Nous allons si vite qu'à peine nous entrevoyons la Sauterelle, la Grande et la Petite Carpe, la Patsangewa, le Serpent, autant de minuscules tributaires de la rivière Gens des terres. Il est 7½ heures quand nous venons camper dans un beau bois de sapins.

Nos sauvages ont travaillé fort aujourd'hui, aussi nos victuailles sont presque épuisées. Mais la bonne Providence veille sur nous : un beau chevreuil vient juste à temps passer au bout du fusil d'Abraham le rat. Ce fut l'affaire d'un moment. La pauvre bête respirait encore que déjà elle était saignée et éventrée. Ce gars-là scalperait sa mère sans frémir.

XVI

17 JUILLET : Quelques surprises. — Agonie et mort. — Ceux du lac Basco-
tong. — Sur le lac Bitobi.

Hier soir les étoiles scintillaient joyeuses et la lune versait à flots la douce lumière de sa lampe d'argent. Grande surprise ce matin, il pleut ! Ce n'est que vers 9 heures que nous pouvons partir.

A 10 heures nous sommes à la grande Côte Jaune, qui nous vaut un portage d'un mille, dans le sable jaune, naturellement. Les sauvages appellent ce portage « le Scalpé » en souvenir de quelque sanglante tragédie, j'imagine. Un peu plus loin c'est la petite Côte Jaune, puis une nouvelle surprise : 30,000 billots barrent la rivière sur la longueur de deux arpents. Que faire ?

impossible de se frayer un passage à travers l'abatis flottant qui est devant nous ; à droite et à gauche, les côtes coupées presque à pic s'élèvent à une hauteur de 50 pieds.

Il n'y a que deux choses à faire : rester ici, et nous n'y tenons guère, ou grimper en haut.

Décrire les prodiges d'équilibre qu'il fallut pour hisser là-haut le canot et les paquets serait impossible. Pas un murmure dans l'équipage ; on rit, et au bout de deux heures d'un travail opiniâtre nous étions de l'autre côté des billots, fiers comme Napoléon quand il eut tourné les Alpes.

Il est deux heures. Depuis quelque temps la rivière s'élargit insensiblement ; la voici qui s'arrête dans un joli lac ; elle reprend son cours, mais à la voir s'attarder dans de capricieux méandres on dirait qu'elle hésite et qu'elle craint d'avancer. Soudain elle se cabre devant une barrière de rochers et se précipite furieuse dans le rapide du Matawan (confluent). Sur la colline voisine de grands pins se dressent comme pour contempler l'agonie de Gens des terres, et cette dernière, impuissante, vient s'éteindre dans les eaux de la Gatineau. Hola ! des coups de fusils ; des canots renversés sur la grève ; sur le rivage des chiens qui accourent, des hommes, des femmes, des enfants.

Ce sont les sauvages du lac Bascotong, à trois milles d'ici, dans le diocèse d'Ottawa, qui ont eu vent de notre arrivée et qui sont venus baiser la main du Gardien de la prière de Pembroke. Monseigneur descend, les bénit, leur distribue des médailles et nous repartons nous dirigeant vers le sud en descendant la Gatineau.

A 5 heures nous sautons le rapide de la Barbué, ou du « Poisson laid, » comme disent les sauvages ; les côtes, unies depuis la Maligne, se redressent quelque peu, nous passons près d'une île, une émeraude dans la Gatineau, et pour éviter le rapide du Lion qui rugit là-bas, nous marchons un mille et venons camper sur le rivage du lac Bitobi. C'est jeudi soir et nous n'avons que du chevreuil pour demain. Vite nous organisons une partie de pêche

et nous revenons bientôt avec cinq beaux brochets. Nous dormons tranquilles en attendant le vendredi.

XVII

18 JUILLET : En bonne humeur. — Gracieux équipage. — A reculons et à quatre pattes. — A qui la faute? — Au Grand Remous. — Arrivée à Maniwaki.

C'est notre dernier jour dans les bois. Après tout il fait bon de revenir chez soi. A 3 heures et demie nous sommes sur pied, frais, dispos et de bonne humeur si nous le fûmes jamais.

En quelques coups d'avirons nous avons traversé le lac Bitobi, « le lac où sont refoulées les eaux de la rivière », dit le terme algonquin. Elles y sont refoulées en effet par un ruisseau plus sinueux que profond. A bout de moyens pour faire avancer l'embarcation, nos rameurs sautent bravement à l'eau et nous allons, pensant à cette belle déesse qui voyageait en conque marine en se faisant traîner par des dauphins.

C'était trop beau pour durer. Nous avons retrouvé la Gati-neau, et devinez le nom des deux portages que nous y rencontrons? « A reculons » et « à quatre pattes. » Le premier est une côte de sable mouvant, dans laquelle vous glissez, à reculons naturellement, à chaque pas que vous voulez faire en avant. Le second est tellement raide qu'il faut le monter en s'aidant des mains. En littérature de voyageur, on dit : à quatre pattes.

Nous reprenons le canot jusqu'au rapide de la Montagne. celle-ci est assez modeste d'apparence, mais la rivière fait rage à cet endroit. Une île lui barre le passage et de chaque côté les eaux se précipitent dans des gorges où elles se brisent avec fracas. La côte est de granit rouge, vert et bleu.

A quelque distance de là la rivière fait un saut de vingt pieds, ce qui nous oblige à faire quelques sauts à travers les broussailles. Puis c'est le rapide du Brûlé. La forêt de pins secs qui hérissé la côte nous dit en effet que le feu a passé par là.

Nous sommes à vingt milles de Maniwaki. Voici une ferme de

pauvre apparence. C'est la colonisation qui s'avance péniblement dans l'épaisseur de la forêt. Il y a dix ans il fallait descendre encore dix milles pour trouver les premiers vestiges de la civilisation. Un mille par année, ce n'est pas un train rapide, mais à qui la faute? Certes, en voyant passer ainsi le char de la colonisation dont l'allure est vraiment par trop peu ambitieuse, on pense plus volontiers aux charrettes de nos grands pères qu'aux locomotives perfectionnées du vingtième siècle.

A mesure que nous avançons les horizons s'élargissent. Voici quelques maisons, de beaux champs cultivés, des nichées d'enfants. Nous sommes au Grand Remous. Dire qu'il y a ici 52 enfants en âge d'aller à l'école. Ces bonnes gens sont à s'organiser, à se saigner plutôt pour construire une école qui devra servir en même temps de chapelle. Ne pourrait-on rien faire pour aider ces pauvres colons? « Emparons-nous du sol; » criions-nous chaque année à la Saint-Jean-Baptiste; oui, mais pour cela il faut au Canadien-français une chapelle, une école, au moins des chemins pour avancer dans la forêt, et les colons n'ont rien. Abandonnés à eux-mêmes ils se découragent, désertent le champ arrosé de leurs sueurs et reviennent dans les villes en quête d'un morceau de pain, et voilà comment il se fait que la colonisation n'avance que d'un mille par année.

M. Amable Savoyard, chez qui nous entrons, est un colon modèle puisqu'il a douze enfants. « Il y a huit ans, dit-il, je suis arrivé ici avec un sac de farine dans mon canot. C'était tout mon avoir. Maintenant j'ai deux chevaux, huit vaches et soixante arpents de terre en culture. Je cultive le blé, les pois, l'avoine, etc. Toute ma récolte est superbe. » Il nous assure que toute la région qui s'étend depuis la Gatineau jusqu'à la rivière du Lièvre est un terrain de première classe et nous pouvons ajouter que presque partout, surtout depuis la Maligne, la vallée de la rivière Gens des terres est propre à la colonisation. « Si on nous donnait des chemins, dit-il en terminant, nous verrions bientôt partout de riches habitants, peut-être une ville au Grand Remous,

où il y a des pouvoirs d'eau capables de tenter tous les capitalistes de l'Amérique. »

Au revoir, monsieur et madame Savoyard, merci de votre cordiale hospitalité, nous reviendrons vous voir bientôt et alors, nous l'espérons, ce sera en chemin de fer, sur la ligne qu'on poussera beaucoup plus haut sans doute pour exploiter les carrières de granit de la Gatineau et les gisements de cuivre de la Maligne.

Nous repartons à 10 heures. A 11 heures nous sautons le rapide du Castor, et un quart d'heure après nous saluons la rivière Joseph qui se joint à la Gatineau juste à temps pour tomber avec elle dans le formidable rapide Joseph.

Nous rencontrons ici une équipe de « voyageurs » occupés au flottage des « billots. » Dès qu'ils ont reconnu l'évêque, ces bons travailleurs se pressent sur la grève pour recevoir la bénédiction épiscopale. Certes, ils ont besoin de toutes les bénédictions d'en haut pour échapper aux mille dangers de leur vie aventureuse. Nous sommes maintenant en pleine civilisation. Les deux rives sont couvertes de jolies maisonnettes, des odeurs de foin fraîchement coupé nous arrivent de terre et dans les champs les moissons ondulent sous la brise.

Du rapide Joseph à celui des Os (*Okan* en Algonquin), il y a trois milles. C'est l'affaire de quelques coups d'avirons. *Okan* ou le « Des Os, » comme on dit ici, était autrefois un lieu de pêche. Le rivage était constamment couvert d'arêtes et d'os de barbuës, et c'est ce qui lui a valu son nom.

C'est hier qu'on nous attendait ici et nous apprenons que les citoyens de Maniwaki avaient préparé à Monseigneur une réception magnifique. Nous sommes en retard d'une journée et les bons Maniwakiens ont dû s'en retourner bredouille, mais je gagerais que les reporters d'Ottawa auront tout de même un récit très circonstancié de cette réception dans leur édition du dix-neuf juillet.

Il est deux heures et demie du soir quand nous arrivons, sans tambour ni trompette, à Maniwaki « la terre de Marie. »

Quelques instants plus tard, à genoux au pied du tabernacle nous disions le cantique de la reconnaissance : *Te Deum laudamus*.

Nous logeons chez les Pères Oblats : c'est dire que les heures volent et qu'il nous en coûte d'avoir dès le lendemain matin, à nous arracher à cette aimable hospitalité.

XVIII

19 JUILLET : Maniwaki. — Bouchette. — Gracefield. — En chemin de fer — Ottawa.

Si vous arrivez jamais à Maniwaki, en canot d'écorce, en descendant la Gatineau, comme nous, vous serez émerveillés. Le village déjà considérable occupe le sommet et les penchants de plusieurs collines. Là-haut, sur cette éminence, c'est l'église ayant à sa gauche la maison des Pères, et à sa droite l'hôpital et le couvent. De belles terrasses, qui représentent sans doute des années de patience et de travail, déroulent autour des différents édifices le vert tendre de leur gazon et dominant tout, même le clocher de l'église, une grande croix se dresse sur une hauteur au fond du tableau et se détache sur l'azur du ciel.

Si vous en avez le temps, entrez chez les Pères ou au couvent chez les Sœurs Grises. Je vous promets que vous trouverez à l'un et l'autre endroit la plus aimable hospitalité. Si vous m'en croyez, faite votre visite à l'heure du soleil couchant et vous jouirez alors du plus beau spectacle qui se puisse contempler. Au fond sont les montagnes qui se détachent sur le ciel en feu ; en deçà, des collines arrondies et verdoyantes ; à droite et à gauche, jetés négligemment sur le vert tapis de la campagne, deux rubans d'argent étincellent dans la lumière du soleil qui flambe au couchant : ce sont la rivière Désert qui vient de l'ouest et la Gatineau qui descend du nord.

Puis en bas, tout près, la presque île gracieuse formée par ces deux rivières qui s'embrassent aux pieds de la « ville de Marie. »

En face l'industrie a jeté sur la Gatineau un pont en fer qui a

coûté \$25,000, et là-bas dans la campagne, des équipes de travailleurs abattent les collines et comblent les ravins pour frayer la voie aux locomotives du Pacifique Canadien qui apportent des trésors à la reine de la Gatineau.

En attendant, comme le chemin de fer n'est pas encore terminé, nous partons en diligence. Heureux sauvages qui retournez dans le léger canot qui vous berce sur la vague comme les bras d'une nourrice, vous ne sentez pas le heurt des cailloux qui menacent à chaque instant de nous lancer dans l'éternité, heureux sauvages, adieu ! « *O fortunatos nimium sua si bona norint.* »

A quinze milles de Maniwaki est Bouchette, un joli nid suspendu au bord de la montagne, audessus du cristal de la Gatineau. Là-bas, à quelques verges, un rapide chante les espérances de la jeune villette et des deux cent cinquante familles qui chaque dimanche se pressent dans leur église devenue trop étroite. Monsieur le curé est absent, mais la maison est ouverte, et qu'on y est bien reçu !

A treize milles plus bas est Gracefield, gracieuse vallée en effet que les Laurentides protègent, que de verts mamelons décorent et que la Gatineau enchâsse de ses flots d'argent.

Nous avons à peine le temps de saluer Monsieur le curé Guay ; nous prenons le train à 5.15 P. M. et maintenant c'est au vol que nous saluons les beautés qui passent sous nos yeux.

Nous filons, le soleil baisse, son disque rayonnant va disparaître à l'horizon, l'Occident est tendu de pourpre, les montagnes sont en feu et doucement nos cœurs montent vers Dieu. Tout à coup, la voix nasillarde d'un serre-frein nous tire de notre pieuse rêverie : « Ottawa ! Ottawa ! » Le train s'arrête. Nous nous retrouvons dans la cohue étourdissante de la capitale et vraiment, au risque de passer pour un arriéré, je regrette malgré moi le calme des grands bois.

E.-A. LATULIPE, p^{tr}e.

